

789.412420268

R3118

1934

176501

1934



200 Chansons Françaises Favorites

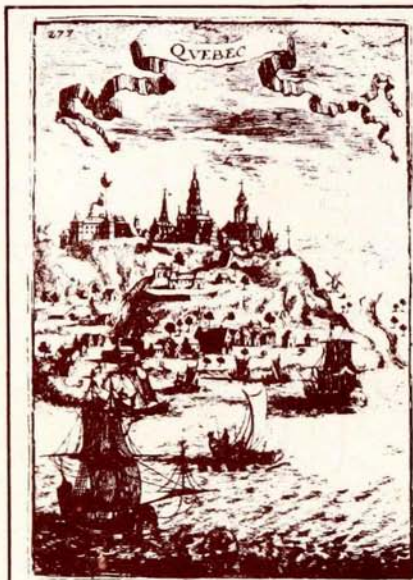
CHANTÉES PAR

LE MEUNIER DU MOULIN DE LA CHANSON

Dans ses émissions quotidiennes

données pour

L'Ondulateur «ELMA»



Bibliothèque Nationale du Québec

THE HISTORY

200

CHAPTER I

THE HISTORY OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

UN RECUEIL

de

200

Chansons françaises choisies

telles que chantées par

“Le meunier du moulin de la chanson”

Monsieur H. PELLERIN

Artiste réputé de la radio au Canada

dans ses émissions quotidiennes

données par

L'ONDULATEUR « ELMA »

The Canadian Elma Hair Waver Co. Limited

450, rue Saint-Paul Est

Montréal, Qué.

*A mes amis de la radio, par tout le
Canada et les Etats-Unis, qui ont goûté
les chansons du « Meunier du moulin de
la chanson » et tout particulièrement aux
milliers d'enthousiastes qui m'ont écrit
pour me faire part de leur appréciation,
je dédie respectueusement ce recueil de
mes chansons favorites.*

H. PELLERIN.

ML

54.6

R43

1934



Monsieur H. PELLERIN
Artiste réputé de la radio au Canada

AVANT-PROPOS

*Désirant répondre aux demandes des milliers de radio-
philes qui nous ont écrit pour obtenir des copies des fameuses
chansons chantées par le grand artiste canadien si populaire
à la radio, Monsieur Hector Pellerin, au cours des émissions de
« l'appareil ondulateur Elma », « Le Meunier du moulin de
la chanson », nous avons décidé de compiler cette superbe
collection de chansons en un recueil.*

*Nous osons espérer que ce recueil inédit de chansons choi-
sies saura procurer de nombreuses heures agréables aux milliers
de personnes qui possèdent un ondulateur « Elma » et qui
ont appris à apprécier à leur juste valeur les nombreux avan-
tages offerts par cet appareil.*

The Canadian Elma Hair Waver Co. Limited
Montréal

TABLE ALPHABÉTIQUE DES CHANSONS

A celle qui viendra	30
Ah! c'qu'on s'aimait	11
Ah! vous dirai-je, maman	155
A quoi bon	119
Autour du Luxembourg	76
Bonjour ma Ninette	148
Brin de vie	162
Ça coûte un baiser	156
Caprice	83
C'est pour ton charme que je t'aime	167
Chante, cabotine	128
Chantons la valse tendre	147
Clair de lune	92
Coeur d'apache	101
Coeur de mère	84
Cri-Cri	29
Dans la fumée	104
En se promenant	68
Fais semblant de m'aimer	75
Fleur de Seine	71
Folie	51
Garde ton coeur, Madeleine	145
Il faut bien que jeunesse se passe	111
J'aime tes yeux noirs	99
J'aime une brune	80
Jamais en colère	100
J'connais pas l'amour	66
Je l'aimais tant	89
Je ne veux pas t'aimer	150
Je rêve	158
Je serai là	141
Je suis à toi	91
Je t'adore, mais pourquoi	38
Je t'ai attendue	22

Je t'aime, tu m'aimes, on s'aime	143
Je voudrais	49
La blague	63
La chaîne	79
La dame de pique	105
L'adieu du matin	107
La grande soeur	47
La jolie aventure	24
La maison abandonnée	28
L'amour pardonne	145
La robe blanche	20
La Tcheka	73
L'aventure	31
Le coeur n'est pas un joujou	110
Le crédo de l'humanité	41
Le dernier tango	137
Le doute	44
Le fou du chemin	49
Le fou de Notre-Dame	36
Le jouet	149
Le moineau de Paris	17
L'enclume	133
Le père François	53
L'épervier	59
Le regret	165
Le repos du dimanche	131
Les rosses	134
Les roses blanches	33
Les trois serments	109
Les yeux clos	62
Le tango mystérieux	90
L'homme rouge	113
L'idole blanche	103
Malgré tes serments	115
Maman jolie	154
Mamzelle Pervenche	159
Mon seul regret	62

Nous avons tous fait ça	139
On ne lutte pas contre l'amour	108
Parfum d'amour	88
Parfum du soir	56
Paris	118
Parle-moi	85
Pas là !	12
Petit chagrin	166
Prenez garde aux yeux bleus	23
Presque vertueuse	121
Poupée d'amour	124
Pourquoi je t'ai quitté	129
Pourquoi mens-tu ?	95
Quand elle vous regarde	64
Quand l'amour meurt	164
Quand les lilas refleuriront	114
Quand nous serons vieux	26
Quand on revoit tout ça	42
Refrain d'printemps	93
Rêve d'un soir	135
Reviens	39
Rire et pleurer	157
Sa Muguette	54
Serments de femme	161
Simplement par amour	52
Si vous saviez ce que je sais	151
Sous les orangers fleuris	120
Souvenir	15
Sur le seuil de ta porte	45
Sur les ponts de Paris	96
Suzy	97
Tes yeux	72

Tous les deux	58
Tout en causant	78
Tout est permis quand on rêve	137
Tout simplement	168
Tu m'oublieras	123
Tu ne sais pas aimer	117
Tu partis	37
Unissons-nous	69
Viens maman	14
Y'a jolies femmes n'importe où	126
Zaza	86



AH ! C'QU'ON S'AIMAIT !

— 1 —

Ma chère, l'autre jour en passant dans la rue
Où jadis nous logions au sixième sur la cour,
J'ai vu « Chambre à louer » et l'idée m'est venue
D'aller r'voir un instant notre ancien nid d'amour.
Ces jours lointains passés à vos genoux,
Peut-être encore vous en souvenez-vous.

REFRAIN

Ah ! c'qu'on s'aimait, c'qu'on s'aimait tous les deux !
Du mois d'janvier jusqu'à la fin décembre.
Nul ne saura ce qu'on a été heureux
Tout près du ciel dans notre petite chambre.
Ah ! c'qu'on s'aimait, c'qu'on s'aimait tous les deux !
 Dans la mansarde ce fut la joie, l'ivresse.
 Ah ! qu'ils sont loin les rêves bleus
 De notre jeunesse !

— 2 —

Vous faisiez des chapeaux, je faisais d'la peinture.
On n'pouvait pas s'offrir un joli mobilier,
Seul'ment y avait des fleurs tout le long d'la toiture :
 Au printemps not' jardin embaumait tout l'quartier.
Les petits oiseaux v'naient dîner avec nous.
On s'bécotait pour les rendre jaloux.

REFRAIN

Ah ! c'qu'on s'aimait, c'qu'on s'aimait tous les deux !
Dès que l'soleil voulait bien nous l'permettre,
Afin d'montrer comme on était heureux,
On s'enlaçait l'dimanche à la fenêtre.
Ah ! c'qu'on s'aimait, c'qu'on s'aimait tous les deux !
Les voisins même, au bruit de nos caresses,
 Étaient jaloux, tant pis pour eux,
 De notre jeunesse.

Tu vas rire de moi; j'ai reloué la chambrette,
Je l'ai meublée ainsi qu'elle était autrefois.
Si tu veux revenir, ta place est tout prête;
Tout est comme jadis, il n'y manque que toi.
Nos coeurs meurtris se comprendront bien mieux
Et dans vingt ans, lorsque nous serons vieux,

REFRAIN

Oh! c'qu'on s'aim'ra, c'qu'on s'aim'ra tous les deux!
Tes cheveux gris te rendront plus jolie
Et puis, vois-tu, c'qui nous rendra heureux,
C'est l'souvenir des anciennes folies.
Ah! c'qu'on s'aim'ra, c'qu'on s'aim'ra tous les deux!
Nous remplacerons l'amour par la tendresse
Et nous revivrons au coin du feu
Toute notre jeunesse.

PAS LÀ !

Pendant les vacances dernières,
Lucette et son petit cousin
Partirent, sans plus de manières,
Se promener au bois voisin.
Lucette était fillette sage,
Son cousin était collégien.
Tout entier à leur bavardage,
Ils marchaient ne pensant à rien.

REFRAIN

Oui, mais l'amour pour jouer un tour,
Dit tendrement: Embrasse donc la belle enfant
Là sur la joue. Elle fit la moue
En disant: Non, je ne veux pas.
Cousin! Cousin! ne m'embrassez pas là !

Ce n'est pas ma faute, cousine,
Répond le cousin le coeur gros,
Ça vous déplaît, ça vous chagrine ?
Non, répond Lucette aussitôt.
Nous étions tout près de la route
Et puis voyez ces gens là-bas ;
Ils ont dû nous voir sans nul doute,
Si vous voulez descendons là.

REFRAIN

Oui, mais l'amour pour jouer un tour
Dit gentiment : Embrasse donc la belle enfant
Près de la bouche. Ah ! pas touche.
Non, non, cousin, je ne veux pas.
Voyons, voyons ! ne m'embrassez pas là !

Ils prirent, de façon adroite,
Dans un coin bordé de taillis,
Une petite voie étroite
Pleine d'ombre, un vrai paradis ;
Puis tout assis sur la mousse,
Heureux comme on est à 16 ans,
Regardant la feuille qui pousse,
Lucette disait doucement :

REFRAIN

Monsieur l'amour nous joue un tour ;
Ton doux baiser, petit cousin, sait me griser.
Embrasse encore, moi je t'adore ;
Avant c'était du boniment.
Cousin, embrasse-moi bien gentiment,
Douc'ment.

VIENS MAMAN

— 1 —

C'était une fille, une fleur du faubourg,
Qui, comme d'autres, s'était mise à boire
Pour oublier quelques chagrins d'amour :
C'est des gueux l'éternelle histoire.
Et son p'tit gas, qui poussait au hasard,
Chaque soir, la retrouvait grise,
Au bar du coin, titubant, l'oeil hagard,
Tout échevelée, déclamant des bêtises.
Sans comprendre alors, le gamin
Lui disait, lui prenant la main :

REFRAIN

Viens maman, y te regardent,
Ils t'appellent la saoularde ;
Pourquoi donc qu'ces gens-là
Derrière toi rient comme ça ?
Eh bien ! moi j'veux pas, ma p'tite mère,
Qu'on te fasse des misères ;
J'suis pas fort, j'suis pas grand,
Mais, tu vois, j'te défends.
Viens, maman ! Viens, maman !

— 2 —

Puis vint un jour où l'enfant eut 16 ans ;
Dans son coeur l'amour fit risette,
Car il aima, tout grisé de printemps,
Une jolie petite brunette.
Un soir, tous deux rencontrèrent en chemin
L'ivrognesse traînant ses guenilles.
La p'tite lui dit, quittant sa main :
C'est ça ta mère ? Eh bien ! merci, quelle famille !
On s'attroupe ; alors, le p'tit gars
Accablé, murmure tout bas :

— *Refrain.*

Un soir d'hiver, il sortait d'atelier ;
Près d'un bar, il vit une foule
Se bousculer et semblant s'égayer.
Il entend : Parbleu ! elle est saoule.
C'était sa mère, affalée dans le ruisseau.
Il s'approcha, bravant les rires,
Les mots grossiers et railleurs des badauds.
Puis, à genoux, se mit à dire :
Ces gens-là auraient plus d'pitié
S'ils savaient, maman, ton triste passé.

— *Refrain*

SOUVENIR

Je viens de recevoir quelques lettres d'amour,
Sans aucune signature ;
Et je n'ai reconnu qu'après bien des détours
Ta fine écriture.
Je devine déjà ton sourire moqueur,
Car ces lettres, jadis, je les savais par coeur.

REFRAIN

Que reste-t-il de tes promesses
Et des tendresses d'autrefois ?
Un peu de cendre entre mes doigts.
Que reste-t-il de tes promesses ?

Et, tout en relisant les jolis mots charmants,
J'ai revu, comme en un songe,
Le premier jour d'amour et ton premier serment,
Ton premier mensonge,
Les rendez-vous furtifs à l'heure où tout s'endort
Et les baisers sans fin sous les étoiles d'or.

REFRAIN

Que reste-t-il des baisers tendres
Que j'aimais prendre dans ton cou ?
Je n'en sais même plus le goût.
Que reste-t-il des baisers tendres ?

— 3 —

Alors nous avons cru au bonheur éternel,
Chimère dont on se grise;
Et nos lèvres ont fait des serments solennels
Qu'emportait la brise:
Ivresse où l'on confond les sens avec l'amour,
Où le cerveau chavire un peu plus chaque jour.

REFRAIN

Que reste-t-il de nos caresses
Et des ivresses du passé ?
Un souvenir presque effacé.
Que reste-t-il de nos caresses ?

— 4 —

Puis vinrent les soupçons, les reproches mauvais,
Enfin ce fut la rupture;
Et je me suis juré de n'avoir plus jamais
Pareille aventure.
On pleure, on souffre tant qu'on croit perdre l'esprit,
Puis un jour on s'éveille absolument guéri.

REFRAIN

Que reste-t-il ? Plus rien je pense,
Car l'expérience de l'amour
Nous rend si fort qu'au premier jour
Sans hésiter . . . on recommence.

LE MOINEAU DE PARIS

— 1 —

Dans l'jardin public tout ensoleillé,
Un petit moineau sur l'herbe est tombé.
Un gosse en haillons sur l'oiseau se jette.
Mais une brave dame, d'un geste l'arrête:
Que fais-tu, gamin, laisse-le partir;
Ça t'amuse donc bien de le faire souffrir !
Moqueur, l'gosse répond: Voyons la p'tite mère,
On s'connait tous deux, puisque l'on est frères,
Car, moi aussi, j'suis un petit
Que la misère a fait tomber du nid.

REFRAIN

J'suis l'moineau, j'suis l'titi,
J'suis l'gamin de Paris.
Dans les rues, je me faufile,
Nez au vent, bataillant, mais toujours chantant.
J'vais tout droit sans me faire de bile.
J'suis farceur, j'suis blagueur,
Mais, comme au fond j'ai bon coeur,
Tout là-haut j'vais grimper,
De peur qu'il s'ennuie,
Remettre mon moineau dans son nid.

— 2 —

La brave, émue, lui dit: Mon enfant
T'es tout seul; veux-tu que j'sois ta maman ?
L'enfant a dit: oui! Elle l'emmène chez elle.
Lui, s'étonne de tout, c'est une vie nouvelle;
Mais, en grandissant, il se sent gêné;
Y n'pense qu'à une chose, c'est sa liberté.
Dehors le soleil éclaire la grande route;
C'est l'printemps qui chante joyeux et écoute.
Alors un soir, il est parti,
Laisant seulement ces quelques mots d'écrits:

REFRAIN

J'suis l'moineau, j'suis l'titi,
 J'suis l'gamin d'Paris.
 Dans la vie faut qu'j'me faufile.
 Je suis grand, j'ai vingt ans,
 Faut que j'aïlle de l'avant.
 Bonne maman, ne t'fais pas d'bile.
 J'suis blagueur, j'suis farceur,
 Ça, y'a pas d'erreur.
 Mais n'crois pas qu'j'aie mauvais coeur.
 Tu l'sais bien, ma pauvre vieille,
 Quand ils ont grandi,
 Les moineaux se sauvent de leur nid.

— 3 —

Maint'nant la brave femme a les ch'veux tout blancs,
 Mais elle pense encore à son grand enfant
 Qui s'est envolé, l'âme vagabonde.
 R'viendra-t-il un jour? c'est si grand le monde.
 Mais voilà qu'un soir quelqu'un a sonné.
 Un sergent est là, sergent décoré.
 Monsieur vous d'mandez? Lui n'ose rien dire
 Et soudain s'avance dans un bon sourire
 Et, la prenant entre ses bras,
 Il dit: Maman, tu n'me reconnais donc pas ?

REFRAIN

J'suis l'moineau, j'suis l'titi,
 J'suis l'gamin d'Paris
 Qui revient au domicile.
 J'suis pas riche maintenant
 Mais j'gagnerai d'argent.
 Bonne maman, ne t'fais pas d'bile.
 J'suis blagueur, j'suis farceur,
 Ça, y'a pas d'erreur;
 Mais l'travail ne m'fait pas peur.
 Mon devoir envers toi
 Maint'nant, j'l'ai compris,
 C'est mon tour de réchauffer ton nid.

L'ondulation des cheveux chez - soi



LA coiffure chez soi est la grande vogue du jour en Angleterre et en Europe. Cette dictée de la mode est due en grande partie à l'avènement de l'ondulateur « Elma », parce que cet appareil permet à toute femme de se coiffer elle-même selon le style désiré, sans l'usage de la chaleur ou de l'électricité, et avec un minimum d'effort de sa part. Lorsqu'elles pouvaient obtenir avec l'ondulateur « Elma » des ondulations parfaitement naturelles, comparables à celles dessinées par les grands coiffeurs, sans avoir à quitter leur propre foyer, les femmes comprirent qu'elles pourraient ainsi économiser beaucoup de temps et d'argent, et s'éviter de nombreux ennuis.

Cette découverte signifiait encore plus pour elles. Elle leur permettait de se coiffer dans les conditions les plus hygiéniques, ce qui était impossible auparavant. La personne qui possède un ondulateur « Elma » sait que l'appareil dont elle se sert n'est jamais venu en contact avec la tête d'une autre personne.



LA ROBE BLANCHE

— 1 —

Ils n'ont pas le coeur gai,
Dans leur humble chambrette,
Les deux jeunes époux, honnêtes ouvriers,
Car leur unique enfant, leur petite Jeannette,
Malade, à l'hôpital un jour dut s'en aller.
C'est aujourd'hui dimanche et c'est jour de visite
Et le pauvre mari s'habille prestement.
Sa femme lui dit : Pars, et surtout reviens vite
Me dire comment va notre petite enfant.
Moi t'accompagner je ne puis ;
J'ai du travail, dis-le lui.

REFRAIN

Pour finir la robe blanche
Qu'elle mettra le dimanche,
Aujourd'hui je veux rester.
Je m'en vais bien travailler.
Je l'ornerai de dentelle,
De jolis rubans soyeux
Et notre fillette sera belle
Comme un ange des cieux.

— 2 —

Le pauvre homme s'en va, marchant d'un pas rapide.
Il arrive bientôt, il entre à l'hôpital :
Sur le petit lit blanc, et la mine livide,
Il aperçoit sa fille et la trouve très mal.
Il voit le docteur, le presse, le questionne :
Comprenez-moi, monsieur, j'ai besoin de voir.
Ah! je peux tout entendre, allez! je me raisonne.
Ayez du courage, il n'y a plus d'espoir.
Et le père, étouffant ses pleurs,
A l'enfant cache sa douleur.

REFRAIN

Et sur sa couchette blanche,
Vivant son dernier dimanche,
En tendant ses petits bras,
L'enfant murmure à son papa :
Je veux ma robe en dentelles
Avec de beaux rubans bleus.
Tu l'auras et tu seras belle
Comme un ange des cieux.

— 3 —

Brisé par la douleur, il sort comme un homme ivre.
Et, s'appuyant au mur, il marche en titubant ;
Car sa femme, il le craint, ne pourra pas survivre
A la cruelle fin de sa petite enfant.
Mais il trouve la force en lui, pourtant, de dire,
Effaçant de son front le nuage soucieux,
A sa femme, en rentrant, presque dans un sourire :
Allons, console-toi, notre fille va mieux.

Et, tandis que l'enfant se meurt,
La maman dit, la joie au coeur :

REFRAIN

Regarde sa robe blanche
Qu'elle mettra le dimanche.
Pour la parer plus gaiement
Que faut-il ? Dentelles ou rubans ?
Je crois qu'un peu de dentelle,
Répond-il, fera bien mieux,
Car, il pense . . . , Elle sera plus belle
Pour monter aux cieux.

JE T'AI ATTENDUE

— 1 —

Je t'ai attendue l'autre soir.
J'étais là, tout seul, dans la rue;
Mais, hélas, tu n'es pas venue
Et mon coeur est au désespoir.
Je t'ai attendue . . . Tu n'es pas venue.

— 2 —

Souviens-toi, chérie, du beau jour
Où, tes jolies mains dans les miennes,
Tu m'as dit: Je veux être tienne;
Et mon coeur battant plein d'amour,
Je t'ai attendue . . . Tu n'es pas venue.

— 3 —

J'ai passé des jours dans l'espoir,
Car je croyais en tes promesses.
Rêvant de tes folles caresses,
J'aurais tout fait pour te revoir.
Je t'ai attendue . . . Tu n'es pas venue.

— 4 —

Chérie, je t'aimais cependant,
J'aurais voulu que tu sois mienne;
Mais tu as brisé notre chaîne
Et, comme un tout petit enfant,
Je t'ai attendue . . . Tu n'es pas venue.

— 5 —

Hélas, je sais ta trahison.
Dans les bras d'un autre tu te pâmes.
Ta cruauté me déchire l'âme.
Vois-tu, j'en perdrai la raison.
J'ai trop attendu . . . Tu ne viendras plus.

PRENEZ GARDE AUX YEUX BLEUS

— 1 —

Je l'aimais pour ses yeux adorables
D'un bleu très clair et transparent,
Des yeux bleus qui semblaient incapables
De trahir un serment.
Quand je lui demandais:
Dis, tu m'aimes ?
Sans me répondre, elle souriait,
Mais ses yeux disaient: oui . . .
Mieux que tous les poèmes
Et j'y croyais.

REFRAIN

Prenez bien garde aux yeux bleus:
Ils vous rendront amoureux.
Lorsque tendrement ils vous regardent,
A ces yeux-là, prenez garde!
Ils promettent du bonheur,
Oui, mais ce sont des menteurs.
Ils ne rêvent, nuit et jour,
Qu'à vous faire mourir d'amour.

— 2 —

Elle a fui l'hypocrite, l'infâme,
Avec mes rêves étoilés.
Ses yeux bleus, doux soleils de mon âme,
On me les a volés.
J'ai revu l'infidèle traîtresse,
J'ai dit ma douleur dans un cri.
Ironiques, ses yeux ont raillé ma détresse,
De leur mépris.

— *Refrain*

— 3 —

J'ai voulu, le coeur plein de rancune,
Me venger de sa trahison.
J'ai rôdé bien des soirs, sous la lune,
Autour de la maison.

J'aurais pu la tuer sans rien dire,
Je la tenais à ma merci.
Dans ses yeux adorés, j'ai cru voir un sourire
Et j'ai souri.

— Refrain

LA JOLIE AVENTURE

— 1 —

Après l'travail un jour, chaussée d'Antin,
Des midinettes et des trottins
Vir'nt une auto conduite élégamment
Par un jeune homme charmant.
"M'sieur, emm'nez-moi", dit l'une en plaisantant.
"Chich", dit l'monsieur en s'arrêtant.
Et pour crâner devant tout l'atelier,
Elle monta sans s'faire prier.
Puis s'installa bientôt sur les coussins d'l'auto
Qui démarra presto.

REFRAIN

Ah! la jolie aventure,
C'est un vrai roman d'amour,
Pensait la p'tite en voiture,
J'voudrais bien qu'ça dure toujours.
A dîner je vous invite,
Dit l'jeune homme, très courtois.
J'veux bien, dit-elle, mais ensuite
Faudra m'ram'ner chez moi.

— 2 —

L'jeune homme fut sage et revint plusieurs fois
Chercher la p'tite au même endroit.
Et les trottins disaient en voyant ça:
Crois-tu, hein! la veine qu'elle a.
Mais un beau jour, dans l'quartier, quel émoi!
L'auto arrive et qu'est-ce qu'on voit:
Dans la voiture, le jeune homme, quel bluffeur!
N'était qu'un simple chauffeur,
Casquette plate, dolman gris. Les trottins ahuris
Disaient d'un air ravi:

REFRAIN

Ah! la jolie aventure,
C'est un vrai roman d'amour.
Avant d'monter en voiture,
La petite dit à son tour:
Qu'il soit chauffeur, je m'en fiche,
Tout mon coeur lui appartient;
On n'a pas besoin d'être riche
Lorsque l'on s'aime bien.

— 3 —

Dans la voiture qui filait rapid' ment,
Le brave garçon dit tendrement:
Je ne suis pas chaffeur, croyez-le bien,
Mais j'ai pris ce moyen
Afin d'savoir, sous mon déguisement,
Si vous m'aimiez sincèrement.
Dites, à présent, m'voulez-vous pour mari ?
Oh! j'veux bien, qu'elle répondeit.
Voilà comment le destin unit, un beau matin,
Le jeune homme et l'trottin.

REFRAIN

Ah! la jolie aventure,
C'est un vrai roman d'amour.
Tout l'atelier de couture
Etait là et, depuis c'jour,
Voilà pourquoi, dans la ville,
Les trottins, avec ardeur,
Regardent les automobiles
Et font d'l'oeil aux chauffeurs.

QUAND NOUS SERONS VIEUX

— 1 —

En fermant un peu les yeux
Je nous vois, moi déjà vieux,
Et toi déjà presque vieille.
Ils seront loin nos beaux jours,
Mais je te dirai toujours
Des mots très doux à l'oreille.

— 2 —

Ah! certes, l'on changera,
Quand la vieillesse viendra
Avec son triste cortège.
Le temps ridera ton front
Et tes cheveux noirs seront
Comme saupoudrés de neige.

— 3 —

Ta taille s'alourdira,
Mais mon vieux coeur t'aimera
Plus que je ne puis le dire;
Car j'aime les cheveux blancs
Et puis . . . ta bouche sans dents
Aura le même sourire.

— 4 —

Puis, si Dieu daigne bénir
Les époux qu'il vient d'unir,
Il nous enverra ses anges;
Et nous verrons triomphants
Les enfants de nos enfants
Bégayer parmi leurs langes.

— 5 —

Mais, en attendant demain,
Cueillons les fleurs du chemin,
Oublieux des immortelles;
Car, lorsque nous partirons,
Là-Haut nous rajeunirons
Pour des amours éternelles.

L'ondulation des cheveux dans le passé

QUI ne se rappelle les nombreux procédés et systèmes employés depuis le temps de nos grand'mères jusqu'à nos jours. On se servit d'abord de papiers et de guenilles avec lesquels on s'attachait les cheveux avant de se coucher le soir. Puis le vieux fer à friser fit son apparition. La lampe de cuisine fournissait la chaleur et nombre de « globes » ont été sacrifiés pour satisfaire à la coquetterie de nos mamans.

Une génération plus tard, avec la venue de l'électricité, des fers électriques à friser et à onduler, de toutes formes et de toutes conceptions, furent utilisés, lesquels ne pouvaient faire mieux que friser les cheveux d'une manière mécanique.

Puis les coiffeuses se mirent de la partie. Tout en ne se servant que de fers chauds à friser, elles essayaient, pour satisfaire aux exigences des femmes modernes, de reproduire les ondulations naturelles en donnant à leurs créations une touche artistique et habile.

LA CHALEUR EST DANGEREUSE POUR LES CHEVEUX

Ce procédé étant le dernier mot en fait de coiffure, les dames envahirent les salons de beauté, sans s'occuper du coût. L'on a commencé à réaliser récemment que cette méthode ne coûtait pas seulement de l'argent, du temps et des désagréments, mais aussi, dans plusieurs cas, la vie et la beauté des cheveux. L'on découvrit que ce système présentait de nombreux désavantages coûteux, puisque ces manieurs modernes d'ondulateurs par la chaleur ne pouvaient rien faire pour empêcher la chaleur d'agir sur les cheveux de madame. Le résultat inévitable de l'emploi répété de fers chauds à friser était d'assécher la racine des cheveux et, par suite, de faire mourir les cheveux. Les cheveux gris deviennent jaunâtres sous le traitement de la chaleur. Rien cependant ne fut effectué pour remédier à cet état de choses jusqu'à ce que des experts européens ait créé une ère nouvelle dans le domaine de la coiffure en perfectionnant une méthode d'ondulation des cheveux chez soi, sans chaleur ou électricité, en plaçant à la disposition des dames par tout l'univers l'appareil maintenant fameux —

L'ONDULATEUR « E L M A »

LA MAISON ABANDONNÉE

— 1 —

Sur le bord du chemin, verdoyante de lierre,
La maison où jadis nous nous sommes aimés,
Est triste maintenant ainsi qu'un cimetière,
Et la bise a flétri ses bosquets embaumés.
On l'a mise à louer, la charmante demeure
Où tu ne reviens plus, sans avoir dit pourquoi;
Et le passant banal peut entrer à toute heure
Dans ce doux sanctuaire encor tout plein de toi.

— 2 —

Moi j'ai voulu revoir le nid de satin rose
Où ton jeune baiser m'accueillait autrefois.
J'ai touché chaque objet, j'ai baisé chaque chose,
Même un bouquet fané qu'ont effleuré tes doigts.
Là, depuis ton départ, règne un morne silence,
Les ronces dès l'automne ont envahi le seuil.
Tout, jusqu'à l'écrêteau qui là-haut se balance,
De notre amour défunt semble porter le deuil.

— 3 —

Les rosiers déflouris sont toujours à leur place,
Mais le long des sentiers, les feuilles et le vent,
Sur le sable et la mousse, ont effacé la trace
De tes chers petits pieds que j'ai baisés souvent.
Je suis allé m'asseoir sous le saule que tremble,
Croyant y retrouver mes rêves de vingt ans;
Et, de l'allée ombreuse où nous passions ensemble,
Ton éternelle absence a chassé le printemps.

— 4 —

Dans cette maison, où j'errais triste et pâle,
Oui, tout m'a rappelé mon bonheur triomphant,
Nos douces nuits d'amour sous la lampe d'opale;
Et j'ai pleuré, sais-tu, pleuré comme un enfant.
Enfin, derrière moi j'ai refermé la porte
Et puis je suis parti pour ne plus revenir.
Je n'ai rien emporté, rien, qu'une feuille morte,
Image de ma vie et dernier souvenir.

CRI-CRI

— 1 —

En sortant presque grise
D'une boîte de nuit,
Gaby trouva, toute surprise,
Devant sa porte, un gosse transi.
Sous ce vent qui te glace
Qu'fais-tu là, pauvr' loupiot.
Le bambin, en grelottant sur place,
Lui murmura ces mots:

REFRAIN

Moi, j'ai pas d'famille,
On m'appelle Cri-Cri.
Je traîne mes guenilles
Au hasard dans Paris.
Quand j'ai faim j'mendie
D'Pigalle à Clichy.
Voilà toute ma vie.
J'm'appelle Cri-Cri.

— 2 —

Emue, la fille de noce
Sentit battre son coeur.
Elle emmena la pauvr' gosse
Qui, depuis lors, eut l'bonheur.
Après tant d'nuits d'orgies
Qui la tuent lentement,
Elle éprouve une tendresse infinie
Quand il lui dit: Maman.

REFRAIN

T'es toute ma famille,
Y t'aime bien Cri-Cri.
Près du feu qui brille,
J'suis comme au Paradis.
Quand j'ai faim, ben! j'mange,
Dors dans un bon lit.
Il se croit chez les anges,
Ton p'tit Cri-Cri.

Jeune et déjà flétrie,
Triste poupée d'amour,
Ainsi qu'une fleur meurtrie,
Elle fut fauchée un beau jour.
Et, tandis qu'on l'emporte
Vers son dernier dodo,
Le gamin dit, en pleurant la morte:
Mon rêve était trop beau.

REFRAIN

C'est toute ta famille
Qui s'en va, Cri-cri.
Reprends tes guenilles.
Adieu! tout est fini!
Comme avant, pauvre gosse,
D'Pigalle à Clichy,
Va, roule donc ta bosse,
Pauvre Cri-Cri.

À CELLE QUI VIENDRA

Alors, c'est bien fini, sans regret tu me laisses.
Tu mets le point final à ce roman trop court
Qui, comme un clair soleil, éclaira ma jeunesse.
Tu pars en oubliant nos beaux serments d'amour.
Je reste sans ressort et, dans ma pauvre tête,
Revit le souvenir des tendres jours anciens.
Tu t'en vas me jetant, comme un os à un chien,
Un baiser négligent, pressé, qui se regrette.

REFRAIN

A celui qui viendra, qui me remplacera,
Comme à moi ne fais pas de cruelle misère.
Ne le fais pas souffrir, vois-tu, on veut mourir
Lorsque meurt le désir et reste la chimère.

— 2 —

Ne rentre pas le soir, en disant ta fatigue,
Quand il saura très bien, comme moi je savais,
Qu'il vient d'être trompé. Tout contre toi se ligue :
Les yeux qui s'alourdiss'nt et la pâleur des traits.
Ne lui fais pas connaître aussi d'autres caresses
Quand il te serrera tendrement dans ses bras ;
Car il comprendrait trop que tous ces baisers-là
Sont le reflet de l'autre qui lui vole ta tendresse.

— *Refrain*

— 3 —

Et, lorsque tu voudras, pour une fois encore,
Voler vers d'autres coeurs, oublier tes serments,
Doucement fais comprendre à celui qui t'adore
Que son temps est fini comme meurt le printemps.
Et si, un jour fatal, à ton tour tu supplies,
Tu me remercieras d'avoir voulu un peu
Te rendre moins méchante; on est si malheureux
Lorsque toujours d'un autre on ravage la vie.

— *Refrain*

L'AVENTURE

— 1 —

C'était par un beau soir d'automne,
Dans un bal très bien fréquenté ;
J'étais une frêle personne
Qui n'avait pas encor flirté.
Un galant, pendant une danse,
Me dit de ces mots chaleureux,
Jurant que ma seule présence
Suffisait pour le rendre heureux.

REFRAIN

Ce fut comme en un songe
Où l'amour vient nous frôler
Sans crainte du mensonge,
On se laisse cajoler.

Débuts d'une aventure
Sans lendemain.
Le coeur léger, l'âme pure,
On se tient longtemps la main.
Amour malin,
On se tient longtemps la main.

— 2 —

Nous nous sommes mis en ménage
Dès les premiers jours de l'été.
L'un et l'autre n'ayant pas l'âge
Qu'il faut pour ne pas s'ennuyer,
On se dispute et l'on se fâche
A propos de tout, sans raison ;
Et petit à petit on gâche
Le gai bonheur de sa maison.

REFRAIN

Affreux temps de querelle
Où les nerfs sont agacés.
Choc très cruel
Où les époux sont froissés.
Voilà, d'une aventure,
Le lendemain.
Des pleurs ridant la figure,
On se refuse la main.
Amour malin,
On se refuse la main.

— 3 —

Le destin fait si bien les choses
Que tout finit par s'arranger.
Les cieus sombres deviennent roses
Et du chagrin naît la gaieté.
Un bébé, de son innocence,
Vint réchauffer notre foyer,
Et c'est maintenant sa présence
Qui suffit pour nous égayer.

REFRAIN

C'est enfin la famille
Avec ses liens serrés,
L'existence gentille
De coeurs émus rapprochés.
Ce n'est plus l'aventure
Sans lendemain.
Près du berceau, l'âme pure,
On se tient longtemps la main.
Amour malin,
On se tient longtemps la main.

LES ROSES BLANCHES

— 1 —

C'était un gamin, un gosse de Paris.
Pour famille il n'avait qu'sa mère:
Une pauvre fille aux grands yeux flétris
Par le chagrin et la misère.
Elle aimait les fleurs, les roses surtout,
Et le bambin, chaque dimanche,
Lui apportait de belles roses blanches,
Au lieu d'acheter des joujous.
La câlinant bien tendrement,
Il disait en les lui donnant :

REFRAIN

C'est aujourd'hui dimanche,
Tiens, ma jolie maman,
Voici des roses blanches
Que ton coeur aime tant.
Va! quand je serai grand,
J'achèterai au marchand
Toutes ses roses blanches,
Pour toi, jolie maman.

Au dernier printemps, le destin brutal
Vint frapper la blonde ouvrière.
Ell' tomba malade et, pour l'hôpital,
Le gamin vit partir sa mère.
Un matin d'avril, parmi les prom'neurs,
N'ayant plus un sou dans sa poche,
Sur un marché, en tremblant, l'pauvre mioche
Furtivement vola des fleurs.
La fleuriste l'ayant surpris,
En baissant la tête, il lui dit :

REFRAIN

C'est aujourd'hui dimanche
Et j'allais voir maman.
J'ai volé ces roses blanches,
Elle les aime tant.
Sur son petit lit blanc,
Là-bas, elle m'attend.
J'ai pris ces roses blanches
Pour ma jolie maman.

La fleuriste émue doucement lui dit :
Emporte-les, je te les donne.
Elle l'embrassa et l'enfant partit,
Tout rayonnant qu'on lui pardonne.
Puis à l'hôpital il vint en courant
Pour offrir les fleurs à sa mère ;
Mais, en l'voyant, tout bas, une infirmière
Lui dit : "Tu n'as plus de maman !"
Et le gamin s'agenouillant
Dit, devant le petit lit blanc :

REFRAIN

C'est aujourd'hui dimanche,
Tiens, ma jolie maman,
Voici des roses blanches,
Toi qui les aimais tant.
Et quand tu t'en iras
Au grand jardin là-bas,
Toutes ces roses blanches,
Tu les emporteras.

EXPOSITION DU BIEN-ETRE

Alimentation, Hygiène et Industries s'y rattachant

organisée par le Ministère du Commerce des Travaux publics de l'Industrie et des Colonies, en vertu de sa Déclaration d'Intention de Votations, sous le patronage de M. le Président du Conseil Municipal de Paris et de M. le Président du Conseil de la Seine.

MALLET WAORAM

1930

PARIS

1930

Je soussigné, certifie que Monsieur FRED SCHNEIDER, de BERLIN, a bien exposé des Appareils pour la mise en ondes des Cheveux de dames, à l'Exposition du Bien - Etre de PARIS 1930, et y a obtenu le Diplôme d'Honneur, Croix-Insigne et Médaille d'Or.-

Fait à Paris, le 10 décembre 1930.

LE DELEGUE,



[Signature]

Suzanne
12 Décembre 1930

12 1930
et 10 1930
Paris, le 12-12-1930
Le Commissaire de Police



12-12-30



12-12-1930
PARIS, le 12-12-1930
Le Chef du Bureau



LE MINISTRE DES AFFAIRES ECONOMIQUES
CERTIFIE VÉRITABLE LA SIGNATURE DE
M. WAORAM
PARIS, le 12 DEC 1930
POUR LE MINISTRE
POUR LE CHEF DE BUREAU DELEGUE

[Signature]

Fac-similé du certificat décerné à l'inventeur de l'ondulateur domestique « Elma » à l'exposition de coiffure de Paris en 1930.

LE FOU DE NOTRE-DAME

— 1 —

Ohé Quasimodo,
Le vieux sonneur de Notre-Dame,
Que regardes-tu de là-haut ?
Et quoi, c'est une femme;
La cloche sonne, Alleluia!
Pour ma fiancée qui vient là
Et, dans mon crâne qui résonne,
C'est le bruit de son nom qui sonne:
Esmeralda ! Esmeralda !
Ma fiancée, viens dans mes bras !
L'église entière est illuminée,
On va célébrer notre hyménée.

REFRAIN

Esmeralda, fleur de bohême,
Viens me griser de tes plus doux baisers.
Elle est à moi celle que j'aime;
Rien désormais ne peut nous séparer.
Pour fêter l'union de nos âmes
Sonnez, cloches de Notre-Dame !

— 2 —

Mais elle a disparu . . .
Elle est cachée dans la tourelle.
C'est Quasimodo, le bossu,
Qui m'a volé ma belle.
Sur mon aéroplane en feu
J'irai vous tuer les amoureux.
Mais, dans l'ombre, qui donc me guette?
Les cloches m'ont cassé la tête.
Esmeralda ! Esmeralda !
Elle est partie là-bas, là-bas . . .
Ma pauvre cervelle est détraquée
Et la cathédrale est refermée.

REFRAIN

Esmeralda, fleur de Bohême,
Je t'aimais tant, pourquoi m'as-tu quitté ?
Je te retrouverai quand même.
Prends garde à toi, je saurai me venger.
Sans pitié tu brisas mon âme.
Pleurez, cloches de Notre-Dame !

TU PARTIS

— 1 —

On s'était rencontré, par un jour de printemps,
Tous les deux riant à la vie;
Nous moquant des regards pudibonds
Que les gens nous lançaient, voyant nos folies.
On s'était dit: "Mimi, on s'aimera toujours".
On croyait aux serments d'amour.
Oh ! folie de la vie,
Car à peine avions-nous de beaux jours,

REFRAIN

Tu partis, tu partis;
Sans raison tu quittas notre nid,
Sans un mot pour l'ami
Dont tu pris le coeur et la tendresse.
Sans regret tu partis
Quand je n'avais que toi dans la vie.
Maintenant mon âme est en détresse
Et mon rêve d'amour est fini.

— 2 —

Oui, je sais que je fus égoïste en voulant
Qu'à moi seul soit ta caresse.
J'aurais dû me douter qu'un amour trop constant
Peut lasser par excès d'ivresse.
Je t'ai dit: c'est fini, mais je reviens, tu vois.
Si tu veux, Mimi, reprends moi.
Ta caresse, ta tendresse,
C'est ma vie et je mourrais sans toi.

REFRAIN

Tu partis, tu partis;
Sans raison tu quittas notre nid,
Mais reviens à l'ami.
Oh! reviens, pour ne pas que j'en meure.
Malgré tout, tu partis;
Mais, à deux genoux, moi je t'en prie,
Viens calmer ma pauvre âme qui pleure
Et je t'aimerai bien, ma chérie.

JE T'ADORE MAIS POURQUOI

— 1 —

Ton minois, ma chère,
Est délicieux,
Tout est gracieux,
Mais d'autres sont mieux.
Eh bien! j'ai beau faire
Pour me détacher,
Quand on est fâchés,
Je viens te chercher.
Je sais combien tu te moques de moi
Et malgré tout je tiens à toi.

REFRAIN

Je t'adore, mais pourquoi ?
Je t'implore, mais pourquoi ?
Tu m'as dit, autrefois:
Je n'aimerai que toi.
Ton serment ne dura même pas un mois.
Je m'obstine, mais pourquoi ?
Je me ruine, mais pourquoi ?
Tu me mens, je le vois,
Et pourtant, malgré moi,
Je t'adore, mais pourquoi ?

— 2 —

Par ton caractère
Tu fais mon malheur.
Ta mauvaise humeur
Fait pleurer mon cœur.
Et c'est un mystère
De savoir comment
Je suis bêtement
Resté si aimant.
C'est mon argent qui te plaît mieux que moi
Et, malgré ça, je tiens à toi.

— Refrain

— 3 —

Tu n'es pas capable,
Avec moi du moins,
Malgré tous mes soins,
De moi tu te plains.
Je deviens la fable
De tous mes amis,
Car je t'obéis
En tout, bien soumis.
Aux autres tu souris, jamais à moi.
Et, malgré ça, je tiens à toi.

— Refrain

REVIENS

— 1 —

J'ai retrouvé notre jardin d'amour,
Témoin de notre folie,
Où tu venais m'apporter chaque jour
Ton baiser, ta grâce jolie;
Et chaque objet semblait me murmurer :
Pourquoi reviens-tu sans elle ?
Si ton amie un jour fut infidèle,
Il fallait lui pardonner.
Dans mon cœur, tout ému des souvenirs anciens,
Une voix murmura : Reviens.

REFRAIN

Reviens, veux-tu? ton absence a brisé ma vie.
Aucune femme, vois-tu, n'a jamais pris ta place
 En mon coeur. Amie,
Reviens, veux-tu? car ma souffrance est infinie.
Je veux retrouver tout mon bonheur perdu.
 Reviens, reviens, veux-tu ?

— 2 —

J'ai retrouvé le bouquet de deux sous,
 Petit bouquet de violettes,
Que tu portais au dernier rendez-vous.
 J'ai pleuré devant ces fleurettes.
Pauvre bouquet, fané depuis longtemps,
 Tu rappelles tant de choses;
Ton doux parfum dans la chambre bien close
 Nous apportait le printemps.
Le bouquet s'est flétri, mais mon coeur se souvient
 Et tout bas il te dit: Reviens !

— 3 —

J'ai retrouvé le billet tout froissé
 Qui m'annonçait la rupture;
Et ce billet que ta main a tracé
 A rouvert l'ancienne blessure.
Je le tenais entre mes doigts crispés,
 Hésitant à le détruire,
Puis brusquement, craignant de le relire,
 Dans le feu je l'ai jeté.
J'ai détruit le passé, il n'en reste plus rien.
 Tout mon coeur te chante: Reviens!

LE CRÉDO DE L'HUMANITÉ

— 1 —

Vieux qui, de porte en porte, erre en tendant la main;
Toi qui n'a pour hôtel que l'herbe du chemin;
Forçat de la misère, épave aux pauvres voiles;
Dis-moi, que chantes-tu quand naissent les étoiles ?

REFRAIN

Je chante, en liberté, la source et son eau claire.
C'est Dieu qui l'a créée pour les gueux de la terre.
Je chante dans les champs la main qui fait l'aumône
Et je maudis les grands qui dorment sur l'argent
Et qui n'aiment personne.

— 2 —

Blonde aux jolis yeux bleus, au seuil de tes vingt ans;
Toi dont le doux sourire est gai comme un printemps;
Qui portes la croix rouge aussi simple que belle;
Dis-moi, que chantes-tu quand l'oiseau ferme l'aile ?

REFRAIN

Je chant' pour les soldats qui, bravant la rafale,
Dans les furieux combats sont tombés sous les balles;
Je maudirai toujours, jusqu'à ma dernière heure,
Les sinistres vautours qui ont coupé les mains
Des orphelins qui pleurent.

— 3 —

Femme aux longs voiles noirs couvrant tes cheveux blancs,
Toi qui garde les pas de deux petits enfants,
Toi qui parais marcher vers la cité du rêve,
Dis-moi, que chantes-tu quand l'astre d'or se lève ?

REFRAIN

Je chante le crédo que chantent les grand'mères
Pour les pauvres petiots, parias de la misère;
Je chante les enfants endeuillés par la guerre
Et maudis les tyrans qui privent les petits
Des baisers de leur père.

QUAND ON REVOIT TOUT ÇA

— 1 —

Du meuble, ami de notre jeunesse,
On tire un jour le poudreux tiroir ;
Et, c'est tout un passé qui se dresse,
Sur les choses qu'on aime à revoir.
Petits chaussons, mignonnes brassières,
Corselets que l'on portait petit,
Devenu grand l'on n'y songeait guère,
Et c'est amusé, que l'on se dit :

REFRAIN

Quand on revoit tout ça, tout ça, tout ça,
C'est l'heureux temps que l'on retrouve là :
Joujoux d'enfants et beaux livres d'images
Dont nos aïeux tournaient déjà les pages.
Quand on revoit tout ça, tout ça, tout ça,
Les premiers prix que fièrement l'on porta,
On pense alors comme il est loin ce temps-là,
Quand on revoit tout ça, tout ça, tout ça.

— 2 —

Un bouquet de fleurettes fanées,
Réveille aussi d'anciens souvenirs ;
Le roman de nos tendres années,
Du grand amour qui nous fit souffrir :
Puis quelques lettres toutes jaunies
Rubans parfumés, billets d'adieu,
En songeant qu'on eut cette folie
De vouloir un jour mourir pour eux.

REFRAIN

Quand on revoit tout ça, tout ça, tout ça,
C'est son printemps que l'on retrouve là :
Ses illusions, ses espoirs de jeunesse,
Des nuits, des jours faits de joies, de tristesses.
Quand on revoit tout ça, tout ça, tout ça,
Haïne et amour que le temps efface,
On en sourit, disant : Tout passe ici-bas.

La position de l'appareil "ELMA" dans l'univers



ON ne peut trop attirer l'attention sur la position enviable maintenant occupée par L'APPAREIL ONDULATEUR DOMESTIQUE « ELMA ».

L'ONDULATEUR DOMESTIQUE « ELMA » obtint la médaille d'or et un diplôme d'honneur, ainsi que le premier prix en compétition avec toutes les marques et tous les styles d'ondulateurs des différents pays de l'univers, à l'exposition de coiffure tenue à Paris en 1930.

Ce fait seul est une preuve indiscutable de l'excellence et de l'efficacité de l'appareil « Elma » et devrait le placer dans une catégorie séparée des appareils d'expérimentation qui sont offerts au public de temps en temps. L'ondulateur « Elma » A FAIT SES PREUVES. Il a concouru avec les autres ondulateurs et il a démontré qu'il devait être placé dans une classe à part.



Mais soudain nos yeux sont plein de larmes,
Car, parmi tout nos chers disparus,
Voici la photo pleine de charmes
De la maman que nous n'avons plus.
A côté des bijoux de famille,
L'anneau d'or qu'elle portait autrefois,
Des riens sans valeur de pacotille,
Mais qui nous font dire, joignant les doigts :

REFRAIN

Quand on revoit tout ça, tout ça, tout ça,
C'est une vie que nous retrouvons-là :
Les doux moments ou chagrins et misères,
Faisaient appel au bras qui nous bercèrent.
Quand on revoit tout ça, tout ça, tout ça,
Croix, médaillons que jadis elle aima,
Oh ! qu'elle nous manque, la maman qu'on adora,
Quand on revoit tout ça, tout ça, tout ça.

LE DOUTE

— 1 —

Un jour, au hasard du chemin,
Toute naïve et moi gamin,
Je l'ai rencontrée sur ma route ;
Alors elle m'a parlé d'amour,
Jurant de m'adorer toujours
Et moi j'ai répondu : Je doute.

— 2 —

On s'est revu le lendemain,
Et tout en me prenant la main,
Tendrement elle m'a dit : "Ecoute",
J'ai fait un rêve cette nuit,
Moi, j'avais le même aussi,
Car ça vous fait rêver le doute.

— 3 —

Après des baisers, des serments :
Chanson des tendres coeurs aimants,
A moi elle s'abandonna toute ;
Mais j'ai, dans un frisson d'émoi,
Craint qu'elle ne fût pas rien qu'à moi,
Et ça m'a fait souffrir de doute.

— 4 —

Elle très ardente et moi jaloux,
On avait fait des rêves fous,
Que le soupçon mit en déroute ;
On s'est heurté sans le savoir,
On s'est quitté sans le vouloir,
Car, ça vous fait pleurer, le doute.

— 5 —

On est des ennemis depuis,
Elle me déteste et je la fuis.
Et, quand une autre sur ma route,
Me dit : mon coeur vous appartient,
Je réponds : je ne crois à rien,
De vous, de moi, de tout, je doute.

SUR LE SEUIL DE TA PORTE

— 1 —

Aujourd'hui tu m'écris n'avoir jamais compris,
D'où provenait notre rupture ;
Pour mieux te l'expliquer je vais recommencer,
Le récit de notre aventure.
Lorsque je vins chez toi pour la première fois,
C'est déjà bien loin mais qu'importe ;
Je me souviens encore que je tremblais très fort,
Sur le seuil de ta porte.

— 2 —

Enfin tu m'as ouvert mais, devant tes grands airs,
Je me sentais gauche et timide;
Rougissant pour un rien tout comme un collégien,
J'ai dû te paraître stupide.
Et quand tu m'as grisé de ton premier baiser,
Mon émotion était si forte;
Que n'osant rien tenter je me suis arrrêté,
Sur le seuil de ta porte.

— 3 —

Un soir je suis venu, mais sans être attendu,
Et j'ai trouvé la porte close;
Je te savais bien là; pourtant, tu n'ouvrais pas.
Ah ! j'ai compris l'horrible chose.
D'ailleurs, comment douter . . . des heures j'ai guetté,
Attendant devant votre porte;
Et je t'ai vu, oui, toi, l'embrasser comme moi,
Sur le seuil de ta porte.

— 4 —

Voir son bonheur crouler, ses rêves s'envoler,
Tout ce qu'on aimait disparaître,
Vois-tu, j'en ai souffert dans mon âme et ma chair
Au point de t'insulter peut-être;
Mais j'ai dit: Ah ! A quoi bon, tout est fini, partons.
Maintenant ma tendresse est morte
Et, le cœur tout navré, tristement j'ai pleuré
Sur le seuil de ta porte.

— 5 —

Me voici pour toujours tout seul et sans amour,
Mais, d'avoir écrit cette lettre,
Le souvenir brûlant de nos beaux jours d'antan,
A fait tressaillir tout mon être.
Pourquoi lutter en vain je sais bien que demain,
Je serai lâche, mais qu'importe,
Je viendrai, malgré tout, me mettre à tes genoux,
Sur le seuil de ta porte.

LA GRANDE SŒUR

— 1 —

C'était un brave charpentier,
C'était une bonne ménagère.
Deux gosses égayaient leur foyer,
Mais l'bonheur est court sur la terre.
Du haut d'un toit l'pauvre homme tomba;
On l'rapporta sur une civière,
Et, du coup qu'elle en r'çut, la mère
Le suivit à huit jours de là;
Et l'on avait vu, rentrant d'l'enterrement,
Les enfants rev'nir dans leur p'tit log'ment.

REFRAIN

C'était un gamin, c'était une gamine,
L'un avait bien dix et l'autre quinze ans.
Qu'allez-vous d'venir ? leur dit une voisine.
La soeur répondit: j'suis grande à présent.
D'puis ce jour à l'école après sa journée,
Elle allait l'chercher ensuite gentiment.
Son r'pas terminé, sa leçon récitée,
L'mettait au dodo. Comme une p'tite maman.

— 2 —

Dès qu'il dormait, vite, sans bruit,
A la lueur d'une bougie,
Ell' faisait, encor tard la nuit,
Quelques menus travaux d'lingeries.
Ce qu'elle gagnait suffisait,
Pour vivre et l'loyer d'leur chambrette.
On ne lui connaissait pas d'dettes,
Et tant bien qu'mal le temps passait.
Elle payait en plus une petit'pension,
Pour qu'son frère ait une bonne éducation,

REFRAIN

Il poussait l'gamin, mais la brave gamine
Travaillait toujours pour qu'il soit savant.
Il fit un bon stage dans une grande usine,
Puis un jour partit pour le régiment.
Il fallait s'quitter; ce fut avec peine,
Mais la grande soeur très régulièrement,
Lui faisait l'envoi d'cent sous par semaine,
Comme fait pour son fils une petite maman.

— 3 —

Grâce à sa solide instruction,
Sitôt de retour, le jeune homme.
Trouvait une bonne situation,
D'un av'nir enviable en somme.
Or, certain jour douc'ment sa soeur
Lui dit: moi je rest'rai vieille fille,
Mais toi y faut t'faire une famille,
Tu sais que je n'veux qu'ton bonheur.
L'honnête garçon la r'garda franch'ment,
Puis en l'embrassant lui dit tendrement.

REFRAIN

Quand j'étais gamin et qu't'étais gamine,
Qu'nous étions tout seuls, pauvres sans parents;
Le jour et la nuit t'as courbé l'échine,
Pour gagner not'pain pendant près 10 ans.
Pour faire mon bonheur tu veux qu'j'me marie,
Mais moi je n'veux plus t'voir souffrir maint'nant.
Restons tout les deux ma grande soeur chérie,
J'travail'l'rai pour toi comme pour une maman.

JE VOUDRAIS

— 1 —

Je voudrais enfermer ton coeur
Pour qu'à moi seul il soit sans trève.
Ton petit coeur tendre et moqueur,
Ton petit coeur tendre et moqueur.
Je voudrais enfermer ton coeur
Dans le coffret d'or de mon rêve,
Dans le coffret d'or de mon rêve.

— 2 —

Je voudrais enfermer tes jours
Que nul n'en vole une caresse;
Tes jours aux changeantes amours,
Tes jours aux changeantes amours.
Je voudrais enfermer tes jours
Dans la prison de ma tendresse.

— 3 —

Je voudrais enfermer tes yeux,
Pour en boire à moi seul les fièvres;
Tes grands yeux tristes et joyeux,
Tes grands yeux tristes et joyeux.
Je voudrais enfermer tes yeux
Dans un long baiser de mes lèvres,
Dans un long baiser de mes lèvres.

LE FOU DU CHEMIN

— 1 —

Dans un chemin perdu traversant les herbages,
J'ai rencontré
Un homme cheminant, courbé sous les feuillages,
L'air égaré.
C'était Jean, le berger, dit le fou du village.
Quand il m'a vu,
Il est venu vers moi et voici le langage
Qu'il m'a tenu:

REFRAIN

On m'appelle le fou du chemin
Car, fuyant la grande route blanche,
On peut me voir dès le matin
Dans les sentiers couverts de branches
Les passants, le coeur inhumain,
Rient de ma folie éternelle
Et voilà pourquoi l'on m'appelle
Le fou du chemin.

— 2 —

J'aime les sentiers bruns coupant les prés fertiles,
Et les guérêts.
Je les prends quand je vais à la ville
Au cabaret.
Je fais pour éviter de passer par la route,
De longs détours.
La route . . . non jamais . . . je la redoute,
Et pour toujours.

REFRAIN

On m'appelle le fou du chemin
Car, fuyant la grande route blanche,
On peut me voir dès le matin,
Dans les sentiers couverts de branches.
On m'entend sanglotter soudain,
Ou chanter quelque villanelle;
Ça m'est bien égal qu'on m'appelle
Le fou du chemin.

— 3 —

Oui j'évite la route et ses tournants perfides,
Qui me font peur.
Depuis qu'un monstre, un jour passant comme un bolide,
Fit mon malheur.
Louise, ma bien-aimée, cheminait souriante,
D'un pas gracieux;
Lorsqu'une auto surgit pour la laisser sanglante,
Là, Là, sous mes yeux !

REFRAIN

On m'appelle le fou du chemin,
Car, fuyant la grande route blanche,
On peut me voir, dès le matin,
Dans les sentiers couverts de branches.
Je ris, je ris, je pleure en vain,
Traînant ma douleur éternelle,
Et voilà pourquoi l'on m'appelle
Le fou du chemin.

FOLIE

— 1 —

Je ne dis pas son nom mais vous la connaissez :
Le soleil brille moins que ses cheveux d'or fauve,
Ses yeux ont la douceur des crépuscules mauves,
Et bercent dans mon coeur des rêves angoissés.
Je ne dis pas son nom, mais vous la connaissez.

REFRAIN

Je ne rêve que d'elle, d'elle, d'elle.
Elle m'observe, j'en suis fou ;
Mais le plaisir de la cruelle
C'est de m'avoir à ses genoux.
Mais sa voix est musique si belle
Et parfois ses mots sont si doux
Que j'accours chaque fois qu'elle m'appelle . . .
J'en suis fou.

Je ne dis pas son nom, mais vous la connaissez :

— 2 —

Vous la connaissez bien et qu'importe son nom ;
C'est le bourreau charmant
Qui règne sur notre âme,
C'est l'éternel démon, c'est l'éternelle flamme,
C'est Eve, c'est Thaïs, c'est Carmen, c'est Manon.
Vous la connaissez bien et qu'importe son nom.

SIMPLEMENT PAR AMOUR

— 1 —

Par un beau soir, je m'en souviens,
Tu m'as dit, si gentiment: viens.
Dans tes bons yeux ayant confiance,
Je te suivis sans méfiance.
Bien que tes amis tour à tour,
M'aient parlé de ton inconstance,
Je m'offris à toi pour toujours
Simplement, comme ça, par amour.

— 2 —

D'abord ce fut, l'enchantement,
La folie des premiers moments,
Les promenades du dimanche,
Les premiers baisers sous les branches.
Je revois encore ces beaux jours
Ou je froissais ta robe blanche;
Mais tu m'en excusais toujours
Simplement, comme ça, par amour.

— 3 —

Et puis, enfin lasse de moi,
Tu partis . . . et, pendant des mois,
Je restai seul avec ma peine;
Et je voulus briser ma chaîne
Mais lorsque tu fus de retour,
J'oubliai tout, jusqu'à ma haine,
Et je fus repris pour toujours
Simplement, comme ça, par amour.

— 4 —

Mais j viens d'apprendre, et vois-tu ça,
(C'est comme une bête qui m'mordrait là)
Qu'un autre me vole ta tendresse,
Qu'il me prend tes chères caresses.
Je le connais, je l'vois chaque jour.
Lui aussi rit de ma tendresse,
Et moi je me contiens toujours,
Simplement comme ça, par amour.

Car, si je voulais me venger,
Un soir je pourrais, l'étrangler,
L'entendre râler; mais tout d'même,
Je m'dis: qui sait . . . peut-être qu'elle l'aime.
Quand j'l'aperçois, j'fais un détour
Et, malgré ma souffrance extrême,
Pour toi j'l'épargnerai toujours,
Simplement . . . comme ça, par amour.

LE PÈRE FRANÇOIS

Me promenant une fois dans un coin d'la Bretagne,
J'ai vu le Père François, le facteur de campagne.
De tous les amoureux, c'est lui la providence;
Car il porte pour eux mainte correspondance.
Chaque jour, le guettant sur le pas de la porte,
Toutes les filles sortent disant le coeur battant :

REFRAIN

Père François, Père François,
Avez-vous quelque chose pour moi ?
Je l'attends d'puis longtemps,
C'est d'celui que j'aime tant.
Regardez au fonds de votre boîte,
Fouillez bien au fond, à gauche, à droite,
Père François, Père François,
Avez-vous quelque chose pour moi ?

Les noirs cascadeurs, qui n'sont pas bien tranquilles,
Attendent le facteur à l'entrée de la ville.
Puis, cachant leur secret pour ne pas s'compromettre,
Ils vont au cabaret décacheter leurs lettres;
Et, pendant ce temps-là, leurs femmes sur la place,
Quand le vieux facteur passe, lui demandent tout bas:

REFRAIN

Père François, Père François,
Avez-vous quelque chose pour moi ?
S'il y en a, donnez-là,
Mais qu' mon homme ne le sache pas.
Passez-moi bien vite mon message
J'vais l'cacher, détournez vot' visage:
Père François, Père François,
Avez-vous quelque chose pour moi ?

— 3 —

La bonne Madelon, la douce et vieille aïeule,
Trouve les jours bien longs car elle est toute seule,
Son petit-fils là-bas fait la pêche en Irlande.
Reviendra-t-il son gars, elle se le demande.
Au facteur qu'elle attend sur le vieux banc de pierre,
Au seuil de sa chaumière, elle dit tremblotante:

REFRAIN

Père François, Père François,
Avez-vous quelque chose pour moi ?
Mon p'tit-fi est parti,
Je n'ai plus d'nouvelle de lui !
De là-bas, toutes les barques reviennent,
Mais jamais, jamais la sienne !
Père François, Père François,
Avez-vous quelque chose pour moi ?

SA MUGUETTE

— 1 —

Sous le ciel bleu d'Italie,
Dans une chambrette garnie,
Un jeune camelot nommé Silvio
Vivait avec son amie.
Lui vendait des statuettes;
Elle, son amie, sa p'tite muguette,
Sur les boul'vards et dans les bars,
Vendait d'jolies fleurs avec art;
Puis le soir au logis bien tendrement
A sa belle, Silvio disait gaiement:

REFRAIN

Muguette, brunette, simplette,
C'est toi tout mon coeur;
Ma mie, jolie, chérie,
Tu fais mon bonheur.
Madone mignonne, si bonne,
Tous deux enlacés,
Laisse-moi sur ton coeur aimé
Me griser de baisers.

— 2 —

Voulant s'faire aimer d'Muguette,
Un vieux offrit bijoux, toilettes.
Elle refusa mais l'vieux jura
De s'faire aimer d'la brunette.
Il ordonna qu'on l'enlève,
Cette superbe fille d'Eve;
Et le destin sur son chemin,
Muguette fut enlevée un matin.
En apprenant c'la, l'pauvre Silvio
Murmurait, étouffant ses sanglots:

REFRAIN

Muguette brunette, simplette,
C'est toi tout mon coeur;
Ma mie jolie, chérie,
Tu fais mon malheur.
Madonne mignonne, si bonne,
Viens sécher mes pleurs;
Car, séparé de toi, mon coeur
Va mourir de douleur.

— 3 —

Une fois Muguette disparue,
Silvio le marchand de statues
Le coeur meurtri vint à Paris
Et là, rôdant par les rues,
Il vendait ses statuettes
Quand une belle dame riche et coquette

Et le voyant dit tendrement :
Je t'apporte mon coeur aimant.
C'est moi, Muguette, ta p'tite bouqu'tière d'antan.
Mais Silvio dit alors tristement :

REFRAIN

Muguette brunette, simplette,
J'suis trop pauvre pour toi ;
Ma mie jolie, chérie,
Tu n'voudrais plus d'moi.
Mais elle, si belle, fidèle,
Dit avec douceur :
L'argent ne fais pas l'bonheur.
Je t'ai gardé mon coeur.

PARFUM DU SOIR

— 1 —

Afin de voir du pays
Un jeune homme un jour quitta Paris
Et s'en alla, là-bas, là-bas,
A Pékin ou Yokohama.
Dans une jolie villa,
Au bout d'quelque temps il s'installa,
Prit une amie aux yeux captivants,
Une vraie poupée de paravent.
Croyant lui faire plaisir il proposa
De l'argent qu'elle refusa.
Il offrit des toilettes et des bijoux,
Mais elle n'accepta rien du tout.
Du tout, c'est fou.

REFRAIN

Elle s'appelait Parfum du soir,
Elle avait des yeux comme des diamants noirs,
Des pieds minuscules, des mains d'enfants,
D'jolies dents, une bouche comme une cerise.
Ça s'passait dans un endroit exquis,
Était-ce à Tokio, à Nagasaki ?
J'me rappelle pas l'nom du pays,
Mais c'était vraiment loin d'Paris.

Dans sa maison de bambou,
Il vécut heureux, content de tout,
Car elle l'aimait et le charmait,
Nuit et jour ne le quittait jamais.
Sur des rythmes inconnus,
Elle lui dansait des pas ingénus
Dans son kimono aux vives couleurs.
Et malgré son charme enjoleur
La vie de Paris le reprenait.
Il lui dit: Si je t'emmenais,
Avec moi viendrais-tu dans mon pays?
Elle répondit d'un air réjoui:
Mais "zoui", chéri.

REFRAIN

Elle s'appelait Parfum du soir,
Elle avait des yeux comme des diamants noirs,
Mais à Paris en costume tailleur,
Quel malheur pour la pauvre petite!
Elle avait l'air d'un singe habillé
Et l'jeune homme pensait, vraiment ennuyé:
Si j'sors avec elle, sapristi,
On va s'moquer d'moi dans Paris.

Quelque temps après il l'expédia
Et dans son pays la renvoya.
La vie d'Paris vite le reprit
Et bientôt, en y mettant le prix,
Il devint le protecteur
D'une jolie jeune fille à la hauteur
Qui le mena comme un p'tit enfant
Et lui mangea tout son argent.
Faut croire qu'il y a des types à qui ça plaît
Puisque pour elle il s'emballait
Mais le souvenir de la mousmée
Revenait parfois le charmer,
Lointain, éteint.

REFRAIN

Elle s'appelait parfum du soir,
Elle avait des yeux comme des diamants noirs.
Aujourd'hui, malgré qu'il soit dupé, délaissé,
Faut-il qu'les hommes soient bêtes,
Quand sa p'tite amie est à son bras
Et qu'à côté d'lui quelqu'un dit tout bas:
Ah! la jolie jeune fille! Ça lui suffit,
C'est l'homme le plus heureux d'Paris.

TOUS LES DEUX

— 1 —

Il la connut un soir d'ennui,
Rôdant dans un café d'nuit.
Que fit-elle, mais en huit jours
Il en devint fou d'amour.
Bientôt, à son tour, elle l'aimait;
Lui, jaloux, n'la sortait jamais,
Disant: Je n'veux plus aujourd'hui
Rencontrer tes anciens amis.
Pardonne-moi, mais, vois-tu, j'ai peur,
Et pour garder notre bonheur,

REFRAIN

Tous les deux nous irons si tu veux
Bien loin où l'on nous connaît pas,
Tout là-bas, là-bas.
Tous les deux, on pourrait être heureux
Et puis, je te l'promets,
On s'quitterait jamais.

— 2 —

Un beau jour, à Naples tous deux
Partirent le coeur joyeux;
Ce fut pour eux le Paradis;
Quand une lettre de Paris
Le rappela subitement.
Il lui dit: n'aie pas de tourments,

Je s'rai revenu dans huit jours,
Ne crains donc rien pour notre amour.
Rappelle-toi ce que je t'ai dit
Avant que nous venions ici.

— *Refrain*

— 3 —

Hélas! par la vie de Paris
L'ami fut vite repris.
L'temps passa, il se maria,
Quand à l'église ce jour-là
Il vit une femme tendant la main,
Une folle, il la r'connut bien.
La mariée dit: Voyons, donne-lui des sous.
La pauvrete fit: merci beaucoup.
Je vais vous chanter en retour
Une belle chanson d'amour.

REFRAIN

Tous les deux nous irons si tu veux . . .
Madam's j'appris cette chanson-là
De l'homme que voilà.
Mais, partez. Vaut mieux pas l'écouter
Car les chansons d'amour
Sont menteuses toujours.

L'ÉPERVIER

— 1 —

L'épervier plane au ciel, danger sombre et mortel,
Pour l'oiseau sans défense, qui vers l'azur s'élance.
Dans son rapide essor la bête dérapine,
Terrorise et fascine sa victime qu'il tord
Horriblement.

REFRAIN

Ah ! prends bien garde au rapace,
Fuis, voici la mort qui passe,
Crains les deux serres d'acier,
De l'épervier, ce meurtrier colombe.
Mais voici qu'il se transforme,
Il grandit, devient énorme,
Le voilà en habit noir, dans les salons le soir.

— 2 —

A la table de jeu, il est dans son milieu,
Cet épervier du monde sinistre, abject, immonde,
Les serres gantées de blanc sur le tapis s'accroche,
Tandis que l'oeil décoche de longs regards troublants,
Et fascinants.

REFRAIN

Femme, prends bien garde au rapace,
Fuis le déshonneur qui passe,
Crains le regard bleu d'acier,
De l'épervier, ce meurtrier colombe.
Son charme étrange t'attire,
Il prend ton cœur, le déchire,
Tu as beau pleurer, crier,
Il te tient l'épervier.

— 3 —

Mais voici qu'un beau jour, il trouve son vautour,
Cet épervier sinistre, sous son teint blême ou triste,
Une femme à l'oeil noir, à la lèvre écarlate,
Viendra comme une chatte, le frôler certain soir,
Et le fait choir.

REFRAIN

Ah ! fini le dur rapace.
Gare, voici l'amour qui passe.
Ils pleurent les yeux d'acier,
De l'épervier ce meurtrier.
Il tombe.
Pour abattre cet infâme,
Le sourire d'une femme
A suffi, il peut crier,
Il est mort l'épervier.



Cette illustration fait voir les deux côtés de la médaille d'or
décernée à l'inventeur de l'ondulateur domestique « Elma »
à l'exposition de coiffure de Paris en 1930.

MON SEUL REGRET

— 1 —

Tu es partie et maintenant
Je crois rêver, tout me semble vide et navrant.
J'ai dit, c'est vrai, des mots méchants,
Des bêtises, des sottises . . . Pourtant

REFRAIN

Tu resteras mon seul regret,
Tu m'avais pris tout le coeur.
Fini mon beau rêve, les jours me font peur.
Je les égrène ainsi qu'un chapelet.
Je garde en moi pour me griser
Le souvenir de tes baisers.
Et je crois voir tes beaux yeux où l'amour se lisait.
Tu resteras mon seul regret.

— 2 —

Oh! je le sais je connaîtrai
D'autres amours, mais ceux-là je les oublierai.
Je subirai bien d'autres fois
Des étreintes souvent feintes . . . Mais toi . . .

— *Refrain*

LES YEUX CLOS

REFRAIN

J'ai perdu la lumière, mais je garde en mon coeur,
La vision première des femmes et des fleurs.
Et mon regard s'élève dans son obscurité,
Vers le plus noble rêve de gloire et de beauté.

— 1 —

Quand je revins du combat, les yeux clos,
On me plaignait, j'ai dit sans artifice,
Plaiguez les morts, qui dorment dans l'endos,
Car ils ont fait les plus nobles sacrifices.
J'ai vu s'enfuir les canons ennemis,
J'ai vu la gloire au front de nos années,
Pourquoi me plaindre, alors qu'il m'est permis
De tout revoir, les paupières fermées.

— *Refrain*

— 2 —

Voici la place où je venais m'asseoir,
Près de Ninon par l'amour embellie.
Quand de la vie, elle attendra le soir,
Je la verrai toujours jeune et jolie.
J'aurai les yeux de mes enfants pour voir,
Le renouveau des êtres et des choses,
Je vieillerais sans m'en appercevoir,
Et je mourrai sans voir mourir les roses.

— *Refrain*

LA BLAGUE

— 1 —

Au temps des amours ingénues,
Vous deviez de vos doigts menus,
Vos jolis doigts de jeune fille,
Habiles aux travaux d'aiguille,
Me faire une blague à tabac,
Un objet d'art très délicat.
Les ans ont passé sur ma tête,
Et cette blague n'est point faite.

— 2 —

Vous prétendez que l'on verra,
Au prochain bal de l'opéra,
Triompher votre taille fine,
Sous les atours de Colombine.

Chimère Madame Idéale,
Je ne vous permettrai le bal
Que dans une époque très vague,
Quand vous aurez brodé ma blague.

— 3 —

Bref, je veux tout vous refuser,
Tout Madame, jusqu'au baiser.
Fini l'amour, chacun sa place,
Le thermomètre est à la glace,
Vous aurez un mari de bois,
Qui vous dira d'un air narquois,
A l'heure où le coeur zigzague,
Madame, avez-vous fait ma blague ?

— 4 —

Ainsi parlait à sa moitié,
Un mari vraiment sans pitié.
Or un soir il trouve chez elle
Un amoureux près d'Isabelle,
Malheureux, que fais-tu là,
Mais elle répond sans faire d'éclat,
Lui décocha ce coup de dague :
Mon cher, je te fais une blague.

QUAND ELLE VOUS REGARDE

— 1 —

Quand la première fois je l'ai rencontrée,
C'était dans une fête printanière,
Et je m'en souviens, quand elle m'a r'gardé,
Malgré moi, je baissais les paupières.
Ses yeux m'faisaient frémir quand s'approchant,
Elle me dit : soyez mon ami.
Moi j'ai répondu le coeur tout tremblant,
Etre à vous, jamais de la vie.
Mais sous ses grands yeux qui brillaient de fièvre,
Vers toi malgré moi, j'ai tendu mes lèvres.

REFRAIN

Quand elle vous regarde avec ses yeux noirs,
C'est du feu qui dans l'coeur vous pénètre,
Désormais je suis l'seul, j'suis le maître.
On s'appartient plus, on est comme perdu,
C'est encore un bonheur infini, de souffrir aujourd'hui.

— 2 —

Pourtant croire en toi, j'savais qu'c'était fou,
Mais tes yeux me disaient je t'aime;
Et c'était si bon et c'était si doux,
Malgré tout j'espérais quand même.
Aussi, quand un jour je t'ai rencontré,
Tu passais au bras d'un autre homme;
J'ai tellement souffert, que je t'ai crié,
Tu n'me reverras plus, c'est infâme.
Mais il a fallu l'soir même que j'revienne,
M'traîner à tes genoux, pour que tu me r'prenne.

— *Refrain*

— 3 —

Et depuis ce jour, ce jour de malheur,
J'ai tout supporté, sans rien dire;
Près d'autres j'aurais eu la joie, le bonheur,
Mais j'ai préféré mon martyre.
Ah ! si l'on savait comme un seul regard,
Peut briser tout une existence,
On fuirait les yeux qui guettent au hazard,
Pour prendre les coeurs sans défense.
Comme un papillon se brûle à la flamme,
Ces yeux brûleront votre coeur de femme.

— *Refrain*

J'CONNAI PAS L'AMOUR

— 1 —

Dans l'autobus Mad'leine Bastille,
En se pressant un beau garçon
S'était assis près d'une jeune fille
Et la regardait sans façon.
Elle était enveloppée d'fourrures
Qui la cachaiert presque entièrement ;
Il ne voyait de sa figure
Qu'un regard timide et charmant.
Il lui dit : Vous avez des yeux
Dont chaque homme doit être amoureux.
Elle répondit d'un ton peureux :

REFRAIN

Non, monsieur, j'connais pas l'amour,
J'en entends parler presque tous les jours.
Ça doit être une belle chose,
J'en ai des frissons dès qu'on en cause.
Moi jamais on n'me fait la cour,
Mais je le vois bien, vous ne m'croyez guère,
Pourtant, monsieur, je suis sincère,
J'connais pas l'amour.

— 2 —

Il dit : Vous me prenez pour un autre
Et vous vous moquez par plaisir ;
Avec des yeux comme les vôtres,
On ne doit avoir qu'à choisir.
Peut-être avez-vous peur des hommes
Et vous redoutez leurs baisers.
Une vraie petite sauvage, en somme
Que je voudrais apprivoiser.
La petite se mit à rougir,
Puis elle sembla réfléchir.
Elle dit enfin dans un soupir :

REFRAIN

Non, monsieur, j'connais pas l'amour
 Et je crois vraiment l'ignorer toujours.
 Quand on aime il paraît qu'on pleure,
 Il arrive parfois que l'on en meure.
 Mais voici la fin du parcours;
 Descendez l'premier, la voiture s'arrête
 Et partez sans tourner la tête
 Vers d'autres amour.

— 3 —

Dans la rue il tourna la tête
 Et s'aperçut qu'la pauvre enfant
 Était bossue et contrefaite.
 Il se trouva bête subit'ment.
 Alors la voyant rougissante,
 Le coeur gros et prête à pleurer,
 Saisi d'une pitié touchante,
 Il mit sur ses lèvres un baiser.
 Comme il s'excusait, maladroit,
 Tournant son chapeau dans ses doigts,
 Elle lui dit de sa douce voix :

REFRAIN

Non, monsieur, j'connais pas l'amour,
 Mais j'n'oublierai pas qu'vous m'avez un jour,
 Pour la première fois de ma vie,
 Parlé comme aux femmes qui sont jolies.
 Car pendant cet instant si court,
 Vous m'avez donné dans une caresse
 L'illusion de goûter l'ivresse
 D'un baiser d'amour.

EN SE PROMENANT

— 1 —

On s'promène un jour, on croise dans la rue
Une mignonne enfant à l'air original.
On est emballé soudain à sa vue
Et l'on s'dit: Tiens, tiens, cette jeune fille n'est pas mal.
Que faites-vous, mignonne? Elle devient toute rose.
Monsieur je rentrais. — Où ça? — Chez maman.
— Venez avec moi. Puis, ma foi, l'on cause
Comme on cause à toutes en se promenant.

— 2 —

On prend une voiture. La p'tite innocente
Est toute joyeuse et ne comprend pas.
On va se promener, comme je suis contente.
Et l'premier baiser c'est l'premier faux-pas.
Car dans cette caresse la jeune fille met son âme,
Lui abandonnant son coeur tendrement.
Mais lui n'voit en elle hélas, qu'une femme
Rencontré un jour en se promenant.

— 3 —

Ça dure six mois puis l'homme se lasse.
La p'tite l'aime trop, et lui n'a dans l'coeur
Que l'désir d'avoir chaque jeune fille qui passe,
Et le changement seul lui donne du bonheur.
Mais, chérie, vois-tu, notre vie commune
Ne peut pas durer éternellement.
Et pour un prétexte de revers de fortune,
Il la quitte un jour en se promenant.

— 4 —

C'est pour la jeune fille la première souffrance.
Elle devient mauvaise, déteste l'amour.
Y'a qu'dans les feuil' tons et dans les romans
Qu'on supporte tout en souriant toujours.
Puis, voyant chaque soir des messieurs la suivre,
Elle lâche l'atelier, quitte ses parents.
Puis vient la misère, plus rien de quoi vivre.
Elle mendie le soir en se promenant.

Vous que le désir talonne sans cesse,
Vous qui recherchez les petites fleurs,
Songez que souvent, pour une caresse,
Vous pouvez causer les plus grands malheurs.
Laissez aux jeunes filles le baiser honnête
Qui d'elles fera de bonnes mamans.
Prenez des mondaines pour faire la fête.
On en trouve partout en se promenant.

UNISSONS-NOUS

— 1 —

Il est un souvenir que l'on aime,
Qui vous met toujours la joie au coeur,
Que l'on soit riche, pauvre ou bohème,
C'est le souvenir des jours de bonheur.
Où pendant un moment de tristesse,
Vous fites l'aveu de votre amour,
Et tous les deux unis,
En gageant votre vie,
On jure de s'aimer pour toujours.

REFRAIN

Une maisonnette, un coin de jardin,
Une poupée qu'on chérie;
Un beau bébé blond, au rire argentin,
Vous tend ses bras, vous sourit.
Ça fait voir la vie en rose,
On ne pense qu'à s'aimer,
Une maisonnette, un coin de jardin,
C'est le paradis rêvé.



Fac-similé de la décoration décernée à l'inventeur de l'ondulateur domestique « Elma » à l'exposition de coiffure de Paris en 1930.

FLEUR DE SEINE

— 1 —

C'était une fille de dix-huit ans
V'nue au monde un soir de déveine.
La p'tite n'avait pas de parents,
Libre de son dimanche et d'sa semaine.
Aussi s'balladait-elle sans peur
De Bellancourt à Bagatelle.
La nuit elle couchait sous les ponts,
Car la rivière c'était chez elle.

REFRAIN

Elle avait un jupon plein d'trous,
Elle fréquentait un tas d'voyous.
Mais lorsqu'elle passait auprès d'vous,
Avec ses grands yeux noirs si doux,
Voyant cette frimousse aguichante
Comme un printemps qui vous enchante
On disait: c'est le printemps qui chante.

— 2 —

Elle était belle comme un amour,
Des yeux clairs, un coeur de grisette;
Mais à vagabonder tous les jours,
Pas moyen d'rester honnête.
Aussi se donna-t-elle sans peur
A Julot, terreur de la berge,
Qui d'manda sa main et son coeur,
Un soir, sous un bosquet d'auberge.

REFRAIN

Elle avait un jupon plein d'trous,
Elle fréquentait un tas d'voyous;
Mais lorsqu'elle passait auprès d'vous
Avec ses grands yeux noirs si doux,
Le jeune homme comme le patriarche,
Désireux de l'attendre sous l'arche,
Disait: C'est le printemps qui marche.

Mais à force de passer des nuits
A r'garder la lune argentine,
D'avoir des coups et des ennuis,
Elle s'en alla d'la fluxion d'poitrine.
Bref, un soir, elle se j'ta dans l'eau.
Morte, elle était encore jolie.
Elle avait fait l'dernier dodo
Dans l'lit de la Seine, son amie.

REFRAIN

On l'a placée dans un grand trou,
Sans croix, sans nom, comme un toutou,
A Pantin là-bas, tout au bout,
Par un jour de juin joli comme tout.
Seul un rôdeur de barrière,
L'ayant suivie jusqu'au cimetière,
Disait: C'est l'printemps qu'l'on enterre.

TES YEUX

REFRAIN

Ah ! tes beaux yeux,
Tes yeux sont tout un monde;
Car ils ont l'infini des cieux,
Tes yeux sont les plus beaux du monde.

La nuit, le jour, je bénis l'instant,
Si court hélas, mais plein d'ivresse,
Votre regard telle une caresse,
Fit naître frisson troublant.
Frisson de joie, de folie, de rêve,
Où tout mes sens se sont grisé,
Où je voudrais toujours sans trêve,
Fermer tes yeux par mes baisers.

— 2 —

Ah ! tes beaux yeux,
Tes yeux sont tout un monde ;
Car ils ont l'infini des cieux,
Tes yeux sont les plus beaux du monde.
Tristes ou gaies, mais toujours vainqueurs,
Même moqueur, ils ont leurs charmes ;
Moi je les aime quand ils pleurent,
En cet instant ils me désarme.
Suprême instant de folie divine,
Deux coeurs éperdument griser,
Tout bas se cache et se devine,
En une extase, en un baiser.

— *Refrain*

LA TCHEKA

— 1 —

Tout près du Kremlin au palais doré,
Dans Moscou la rouge, un bâtiment délabré
Se dresse tout noir, gardé de soldats.
C'est une prison dont on dit le nom tout bas :
La Tcheka.

Ce matin-là, sous la neige qui tombait,
Dédaignant du froid les frissons,
Sonia depuis déjà longtemps attendait
Qu'un chef sortît de la prison ;
Quand il parut, s'approchant vivement,
Elle murmura sur un ton déchirant :

REFRAIN

Pitié pour Ivan qu'on vient d'enfermer là,
Dans la Tcheka,
C'est mon bien-aimé, c'est mon tout, c'est mon roi,
Je le veux, rendez-le moi.
Je jure sur Dieu qu'il est innocent mon cher Ivan. (*bis*)
Mais, que l'on soit honnête ou bandit, on m'a dit
Qu'on ne sort pas de cet endroit-là :
La Tcheka.

— 2 —

Fronçant le sourcil, le regard méchant,
Le dur policier lui dit en la repoussant :

Ceux qu'on met ici sont des scélérats
Que doit supprimer pour le salut de l'état
 La Tcheka,
Hors, tous les jours, aux portes de cet enfer,
Craignant le fatal dénouement,
Le front collé contre la grille de fer,
Elle attendait, le coeur battant.
Des coups de feu résonnent tout-à-coup . . .
Ah ! c'est fini. Sonia tombe à genoux :

REFRAIN

C'est lui, c'est Ivan qu'on vient de tuer là,
 Dans la Tcheka ;
C'est mon bien-aimé, c'est mon tout, c'est mon roi.
 Le bonheur n'est plus pour moi.
Je jure sur Dieu qu'il était innocent, mon cher Ivan ;
Mais que l'on soit honnête ou bandit, on m'a dit
Qu'on ne sort pas de cet endroit-là :
 La Tcheka.

— 3 —

Pour gagner sa vie, au milieu du bruit,
Dans Montmartre elle danse dans un bar de nuit.
Elle a fui Moscou et voilà déjà deux ans de cela
Mais pourtant elle n'oublie pas "Le Tcheka".
Or ce soir-là dans le joyeux cabaret,
 Un étranger vil et brutal
Vint l'inviter, lorsque Sonia reconnaît
 Le policier du jour fatal.
De sa ceinture elle tire un poignard,
Le frappe au coeur et dit, les yeux hagards :
Souviens-toi d'Ivan qui fut tué là-bas,
 Dans la Tcheka.
C'était mon aimé mon seul bonheur à moi.
 Qui l'a condamné ? C'est toi !
J'ai juré sur Dieu de venger l'innocent,
 Mon cher Ivan,
Tu vas mourir à ton tour, bandit ;
 Sois maudit
Pour toutes les hontes qu'abrita
 "La Tcheka".

FAIS SEMBLANT DE M'AIMER

— 1 —

D'une voix calme tu m'as dit:
Cette foi tout est bien fini;
Reprenons chacun notre route.
Le coeur déchiré j'y consens,
A une condition pourtant,
Une seule, écoute:

REFRAIN

Fais semblant de m'aimer encore un peu de temps:
Quelques jours au moins, une semaine.
Entre tes bras calins, sous tes baisers brûlants,
Berce, berce ma peine.
Après tu t'en iras, c'est promis librement,
Mais pour que le beau rêve
Bien doucement s'achève,
Fais semblant de m'aimer, fais semblant, je t'en prie,
Encore un peu de temps.

— 2 —

La semaine est passée déjà
Et tu me gardes dans tes bras.
Aurais-tu compris ma tendresse ?
Je n'ose croire à ce bonheur,
Et c'est pourquoi tout bas mon coeur
Implore sans cesse:

REFRAIN

Fais semblant de m'aimer encore un peu de temps.
Ne dis rien: les paroles sont vaines.
Entre tes bras calins, sous tes baisers grisants,
Berce, berce ma peine.
Après tu t'en iras, c'est promis librement.
Mais pour que le beau rêve
Bien doucement s'achève,
Fais semblant de m'aimer, fais semblant, je t'en prie,
Longtemps, encore longtemps.

AUTOUR DU LUXEMBOURG

— 1 —

Je l'avais croisée tout près de l'Odéon:
Elle était jolie et pleine de distinction.
Elle me sourit si gentiment
Que j'me dis: Sûrement
Pour un autre elle me prend.
Je me r'tourne et j'la vois qui r'vient sur ses pas
Elle me dit: monsieur, ne voudriez-vous pas
Que nous fassions un tour tous les deux,
Car le temps est vraiment délicieux.
Et vivement prenant mon bras,
Elle m'entraîna, marchant à petit pas.

REFRAIN

Autour, tout autour du Luxembourg,
J'la suivais, le coeur battant d'amour.
Je marchais, la serrant contre moi,
Sans lui parler, tant j'avais d'émoi.
Ses yeux, son sourire étaient charmants
Et j'la trouvais si jolie vraiment
Que je croyais faire un beau rêve d'amour,
En tournant autour, tout autour du Luxembourg.

— 2 —

Elle dit en riant: Monsieur, vous me plaisez
Et je vous permets de me prendre un baiser
Je fis: y a du monde. Ell' répondit:
Qu'importe, allez-y!
Ah! quel baiser je pris.
Maintenant, dit-elle, le jour baisse déjà;
Revenez demain et l'on recommencera.
Gracieuse, elle s'enfuit soudain,
Me laissant tout seul dans le jardin.
Le jour suivant elle était là
Et notre joli roman continua.

REFRAIN

Autour, tout autour du Luxembourg,
J'la suivis le coeur battant d'amour.
Sur un banc, dit-elle, reposons-nous;
Moi je vais m'asseoir tout près de vous.
Maint'nant embrassez-moi longuement.
Puis comme la veille elle fila vivement
Et je restai seul, rêvant à mon amour
En tournant autour, tout autour du Luxembourg.

— 3 —

Je r'vins le lend' main, mais en vain j'attendis.
Je partais nâvré, quand un gardien me vit.
Il me mit une lettre dans la main,
En me disant: ça vient
D'une dame qu'j'ai vue c'matin.
L'enveloppe contenait cent sous avec ces mots:
Je cherchais quelqu'un qu'ait l'air d'un bon badaud
Pour tourner une scène de cinéma
Où je m'venge d'un ami qui m'trompa.
Je vous r'mercie, l'film est parfait.
Tout chaviré, je relus le billet.

REFRAIN

Autour, tout autour du Luxembourg,
Tristement j'pensais: Adieu l'amour.
Elle n'aurait pas dû m'écrire du tout:
J'aurais d'elle un souvenir si doux.
Maint'nant mon rêve est anéanti;
De sa part c'est vraiment pas gentil.
Et depuis ça m'fait quelque chose toujours
Quand je passe autour, tout autour du Luxembourg.

TOUT EN CAUSANT

— 1 —

Deux taxis-autos viennent de s'rencontrer.
Autour d'accident l'monde s'est arrêté.
On cause, on discute: Si ça continue
Y'aura plus moyen d'traverser les rues.
Une jeune femme approuve l'homme qui vient d'parler:
C'que vous dites, monsieur, c'est la vérité.
Moi j'ai le frisson chaque fois qu'une voiture
Me frôle en passant à trop vive allure.

REFRAIN

Tout en causant on s'examine un peu:
Très bien la dame! Tiens, pas mal le monsieur!
Quels jolis yeux, comme sa moustache est fine!
Petites dents, j'aime sa voix caline.
Vous vous rendez de ce côté là-bas;
Pour traverser, acceptez donc mon bras.
Vous vivez seul, c'est pas gai l'existence.
Tout en causant on a fait connaissance

— 2 —

Si je n'craignais pas d'paraître mal élevé,
J'vous prierais, madame, d'entrer dans c'café.
Vous êtes trop aimable, j'accepte une chartreuse:
Toutes ces émotions, ça me rend nerveuse.
Alors c'est conv'nu on dîne tous les deux.
L'garçon qui nous prend pour des amoureux.
Bien sûr c'est d'notre âge, vous êtes si jolie.
Rougissez un peu, j'vais dire des folies.

REFRAIN

Tout en causant, ils s'enlacent les mains,
Timide d'abord puis audacieux soudain.
Qu'est-ce que vous faites! Allons, soyez bien sage;
Je ne veux pas de ce libertinage.
Ah! oui, je t'aime; regarde dans mes yeux
Et tu liras les plus tendres aveux:
J'te donne ma vie, tout ton être me grise
Tout en causant on va faire une bêtise.

J'aurais dû m'douter quand j't'ai rencontrée
Qu'en v'nant me causer tu f'sais ton métier;
Car tu es méchante et moi, comme une bête,
J'étais fier, heureux de faire ta conquête.
Pourquoi dis-tu ça? Tu sais bien qu'tu mens.
Avoue que tu veux me laisser maint'nant.
Je n'veux pas t'gêner; tous deux l'on est quitte:
C'est pas toi qui m'chasses, c'est moi qui te quitte.

REFRAIN

Tout en causant, des larmes brillent dans les yeux.
Le coeur serré on est très malheureux.
On s'aime encor mais on veut pas se l'dire
Et la souffrance se voile d'un mauvais rire.
Tu peux partir, tais-toi, tu me r'gretteras.
Penses-tu? Ce soir, une autre te remplacera.
Une porte se ferme: elle part l'amie jolie.
Tout en causant on vient d'briser sa vie.

LA CHAÎNE

— 1 —

Le soir où l'on s'est rencontrés,
Lorsque nos yeux se sont fixés,
Ton regard dur comme l'acier
Semblait dire quand même:
 Je t'aime.
Et j'ai compris que le destin
M'avait placé sur ton chemin
Comme une proie que l'on entraîne
En lui mettant la chaîne.

— 2 —

Alors, dès le premier baiser,
Entre nous j'ai senti passer
L'ardent frisson qui fait germer
En de longues caresses
 L'ivresse.

Et tous nos baisers nés d'hier,
Se faisant plus fous et pervers,
Dans une étreinte plus certaine
Ont rivé notre chaîne.

— 3 —

Puis un jour, las de trop s'aimer.
Ah! comme l'on s'est bien trompé!
Chacun voulant se délivrer
Pour vivre une autre vie.

Folie!

Si bien que sans amour ou coeur,
Lèvre à lèvre, pleins de rancoeur,
Entre nous se dressa la haine
Sans briser notre chaîne.

— 4 —

Je te hais comme tu me hais.
Mais je sens bien que désormais
Nous ne nous quitterons jamais,
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse.

Grimace !

Et nous irons ainsi toujours,
Comme deux forçats de l'amour
Rivés au boulet et qui traînent
L'infamie de leur chaîne.

J'AIME UNE BRUNE

— 1 —

En revenant d'Amérique
A bord du transatlantique,
Je fus séduit dès le premier jour
Par une brune aux yeux de velours.
Quand la nuit silencieuse
S'étendait voluptueuse
Sur le grand navire où tout dormait,
J'écoutais sa voix qui me charmaît.

REFRAIN

J'aime une brune
Rencontrée au clair de lune.
De ses grands yeux mystérieux
Je suis amoureux.
Pour cette femme
Qui me prit toute mon âme
Je donnerais une fortune,
J'aime une brune.

— 2 —

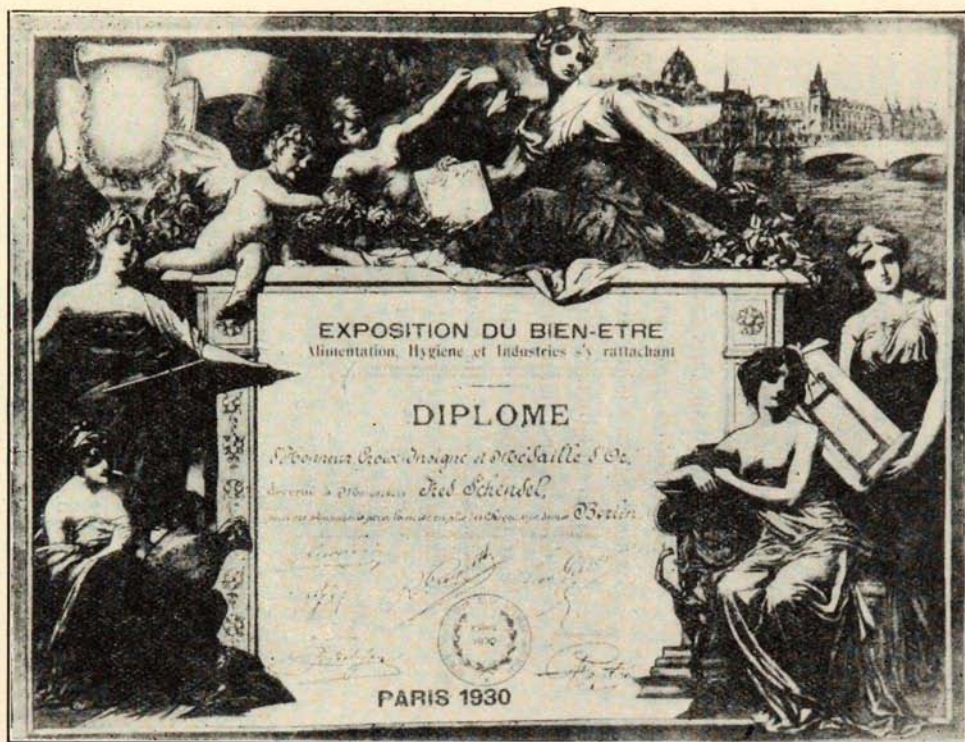
Je la suppliais sans cesse
De répondre à ma tendresse.
Le dernier soir je lui dis tout bas,
En la serrant bien fort dans mes bras:
Profitons de l'heure brève,
Car le bonheur n'est qu'un rêve
Dans un baiser elle murmura:
Demain notre rêve finira.

— *Refrain*

— 3 —

En débarquant, à l'aurore,
De loin, je la vis encore.
Au bras d'un autre elle s'en alla.
Sur ma joue une larme coula.
Je n'appris jamais rien d'elle,
Mais dans ma peine cruelle,
Espérant la retrouver un jour,
Je reste fidèle à mon amour.

— *Refrain*



Fac-similé du diplôme décerné à l'inventeur de l'ondulateur domestique « Elma » à l'exposition de coiffure de Paris en 1930.

CAPRICE

— 1 —

D'un grand magasin d'la chaussée d'Antin,
C'était la plus blonde des vendeuses;
Et c'était aussi un vrai boute-en-train.
Toujours on la voyait joyeuse.
Voici mon secret, je vous l'donne pour rien,
Je n'en fais jamais qu'à ma tête:
Tant pis si c'est mal, tant pis si c'est bien.
Ainsi moi, ce soir, j'fais la fête.
Peut-être que demain, suivant son destin,
Elle aura quitté l'magasin.

REFRAIN

Caprice, Caprice,
Un mot charmeur que vous enchaîne.
Caprice, Caprice,
De la joie ou bien de la peine.
Ivresse, délire,
Tous les grelots de la folie.
Des larmes, des rires,
Qu'importe, après tout, c'est la vie.

— 2 —

Et c'est maintenant la femme en renom
Qui prend les coeurs et s'en amuse.
Elle est née comme ça; Caprice est son nom.
Elle se donne ou elle se refuse.
Un soir elle reçut un mot griffonné:
C'est une maman qui vous implore.
Mon fils vous aimait, il vient de se tuer.
Venez s'il en est temps encore.
Elle est près de lui, il n'la reconnaît pas,
Mais voilà ce qu'il dit tout bas:

REFRAIN

Caprice, Caprice,
Un mot charmeur qui vous enchaîne.
Caprice, Caprice,
Un peu de joie, beaucoup de peine.

Ivresse, délire,
Tous les grelots de la folie.
Des larmes, des rires.
C'est toi qui as brisé ma vie.

— 3 —

Et devant ces yeux le mirage menteur
Des joies, des plaisirs de la fête
Disparaît soudain et c'est la douleur
Qui monte et lui tourne la tête.
Adieu le passé; près d'un petit lit blanc
Elle a veillé des nuits entières.
Le voilà guéri . . . Je pars maintenant.
Mais il lui fit cette prière:
A quoi bon guérir si tu dois partir,
Il fallait me laisser mourir.

REFRAIN

Caprice, Caprice,
Si l'amour près de moi t'enchaîne,
Caprice, Caprice,
Jamais je n'aurai plus de peine.
Tu pleures, délires,
Ne rougis pas de ta folie.
Tes larmes, ton rire,
Maintenant, c'est toute ma vie.

CŒUR DE MÈRE

— 1 —

Y'avait une fois un pauv' gars
Et lon lon laire et lon lan la;
Y'vait une fois un pauv' gars
Qui aimait celle, qui aimait celle qui n'l'aimait pas.

— 2 —

Elle lui dit: Apport'-moi d'main
Et lon lon laire et lon lan la;
Elle lui dit: Apport'-moi d'main
Le coeur de ta mère, le coeur de ta mère pour mon chien.

— 3 —

Va chez sa mère et la tue,
Et lon lon laire et lon lan la;
Va chez sa mère et la tue,
Lui prit l'coeur, lui prit l'coeur et s'en courut.

— 4 —

Comme il courait, il tomba
Et lon lon laire et lon lan la;
Comme il courait, il tomba
Et par terre, et par terre le coeur roula.

— 5 —

Et pendant que l'coeur roulait,
Et lon lon laire et lon lan la;
Et pendant que l'coeur roulait,
Entendit l'coeur, entendit l'coeur qui lui parlait.

— 6 —

Et l'coeur disait en pleurant:
Et lon lan laire et lon lan la;
Et l'coeur disait en pleurant:
T'es-tu fait mal, t'es-tu fait mal, mon enfant?

PARLE-MOI

— 1 —

Tu me trahis, je le sais bien;
Tu t'en caches du reste à peine.
Sans te soucier de ma peine,
J'en souffre mais je ne dis rien.
Je suis très lâche et je le sens,
Mais je ne peux pas me défendre.
Ta voix sait se faire si tendre,
Tu dis des mots si caressants.
Ils savent bien mieux me griser
Que le plus ardent des baisers.

REFRAIN

Quand tu me prends entre tes bras,
Je sais les mots que tu diras,
Je sais que tu me mentiras,
 J'aime ta voix.
Tu rediras les mots suprêmes,
Tu rediras cent fois: je t'aime.
Je sais que ce sont des blasphèmes,
 Mais parle-moi.

— 2 —

Je ne crois plus en tes serments.
Je sais trop bien ce qu'il en coûte.
Et cependant quand je t'écoute
Je revis nos premiers moments,
En inventant tes mots jolis,
Tu me consoles et tu me charmes.
J'oublie alors chagrins et larmes
Et le mirage s'accomplit.
Comme tu sais bien m'émouvoir,
Tu connais si bien ton pouvoir.

— *Refrain*

ZAZA

— 1 —

Au restaurant, certain soir,
Charmé par ses grands yeux noirs,
Il se dit: Qu'elle est belle!
Et voulut savoir.
Or, un vieillard tout près de lui,
Souriant avec mépris,
En lui montrant la belle,
Tout bas répondit:
Jeune homme, éloignez-vous,
Craignez ses yeux qui rendent fou.

REFRAIN

Zaza, c'est une femme
Pour qui les hommes sont des joujous, des pantins.
On dit qu'elle est infâme,
Malheur à qui la rencontre sur son chemin.
Zaza, c'est l'enjoleuse qui vend son cœur
Et que l'amour ne peut charmer.
Zaza, c'est une gueuse, une menteuse
Qui fait pleurer.

— 2 —

Profitant de la leçon,
Le jeune et riche garçon
S'amusa de la belle
Toute une saison.
Je t'aime, dit-elle un jour;
Mais lui, riant à son tour,
Tout en se moquant d'elle,
Lui dit sans détour:
Allons, pas de chichis;
De toi tu sais bien ce que l'on dit.

— Refrain

— 3 —

L'amour est un chant vainqueur
Qui chante dans tous les cœurs,
Et Zaza, la cruelle,
Connut la douleur,
Et quand l'ami fut parti,
Songeant au passé fini:
Je suis punie, dit-elle,
Tout est bien fini;
Mais, malgré mon tourment,
On dira toujours en me voyant:

— Refrain

PARFUM D'AMOUR

— 1 —

Voici de charmantes fleurettes
Eclatantes ou discrètes.
Je les ai toutes choisies,
Les plus jolies pour vous charmer.
Toujours elles sauront vous plaire,
Ces fidèles messagères.
Chacune exprime un hommage
En son parfumé langage
Qu'il faut savoir deviner.

REFRAIN

Il existe une fleur chère à mon coeur,
Mais son nom je dois le taire
Pour en garder le mystère.
Elle me dit tout bas: l'amour viendra.
Cette fleur que je préfère,
C'est mon ami qui l'aura.

— 2 —

Voyez les magnifiques roses,
Ce matin fraîches écloses.
Sur leurs tiges, très hautaines,
Elles sont reines de mes bouquets.
Qui s'y frotte parfois s'y pique;
Ce dicton est véridique,
Car leur âme n'est pas douce,
Prenez garde à leurs attraits.

— *Refrain*

— 3 —

Les fleurs des humains sont l'image,
Car elles ont un visage
Qui dissimule leur âme,
Parfois infâme dans leur beauté.
Pourtant il est une fleurette,
La très humble violette,
Qui, cachée dans la prairie,
Est gage de modestie en son calice embaumé.

REFRAIN

C'est bien elle la fleur chère à mon coeur.
Son nom je devais le taire
Pour en garder le mystère.
Elle me dit tout bas: l'amour est là.
A la fleur que je préfère
Mon coeur ne résiste pas.

JE L'AIMAIS TANT

— 1 —

Elle n'avait eu pour me séduire
Qu'à me parler tout doucement
Du ton qu'elles prennent pour traduire
Leur immuable boniment.
Elle n'avait eu pour me séduire
Qu'à me regarder un instant.
J'étais bien facile à conduire . . .
Je l'aimais tant.

— 2 —

Elle m'avait si bien asservi
A l'adorer obstinément
Que je n'avais plus qu'une envie:
Etre sa chose aveuglément.
Elle m'avait si bien asservie
Que pour la voir me dorlotant
J'aurais donnée toute ma vie . . .
Je l'aimais tant.

— 3 —

Puis un soir, adieu la chimère,
Elle me lâcha négligemment
Disant: j'obéis à ma mère
Et me marie incessamment.
J'y croyais bien à ma chimère,
Mais quoi! . . . je l'ai laissée pourtant
Se trimbaler devant le maire . . .
Je l'aimais tant.

Une nuit pendant ma ballade,
Je la croisai fortuitement;
Mais elle, dans une reculade,
Me toisa si hautainement
Que, m'arrêtant dans ma ballade
Et tout à coup me révoltant,
Je lui fis une estafilade . . .
Je l'aimais tant.

Au dépôt de la préfecture
On m'a conduit brutalement.
Demain, c'est leur législature,
Je vais passer en jugement,
Et les gens de la préfecture
Diront de moi: c'est dégoûtant
Ce qu'a fait cette créature . . .
Elle l'aimait tant.

LE TANGO MYSTÉRIEUX

Si je suis venu vers toi, l'infidèle,
C'est d'un coeur ému
Qui pourtant ne t'aime plus;
Mais, pour un seul jour, si tu rappelles,
Nos heures plus belles d'amour,
Je partirai sans retour.

REFRAIN

Dans un tango mystérieux,
Dans un tango, tango d'adieu,
Je veux avoir encor un soir le vrai bonheur
De te serrer, de te garder près de mon coeur,
Pour emporter le souvenir
De nos baisers, de nos désirs,
Revivre un peu du rêve bleu qu'on fit tous deux,
Dans un tango mystérieux.

Tu te ressouviens de nos belles heures,
Et tu m'appartiens
Malgré toi, je le vois bien.
D'un amour ardent le désir demeure
Et puisque tu pleures, je sens
Que déjà je te reprends.

JE SUIS À TOI

— 1 —

Puisqu'aujourd'hui c'est toi que j'adore,
Pourquoi t'inquiéter de mon passé ?
Crois-tu que je me souviene encore
De tous les bras qui m'ont enlacé.

REFRAIN

Ces amours-là n'ont pas laissé de traces,
Je t'appartiens, je suis à toi.
Rapidement leur souvenir en moi s'efface,
De mon roman cela n'était que la préface.
Tu m'as charmé et lorsque je te vois
Je crois aimer pour la première fois.
Tu le sais bien, elles gardaient ta place.
Je suis à toi, je t'appartiens.

— 2 —

Depuis que je connais ta tendresse,
Je comprends enfin ce qu'est l'amour ;
J'ai pu désirer d'autres caresses,
Ce n'était que l'ivresse d'un jour.

CLAIR DE LUNE

— 1 —

Couples enlacés, amants du mystère,
Sous les clairs rayons de la lune claire,
A quoi rêvez-vous ?
Est-ce au renouveau, souffle qui demeure,
Couples enlacés sous la lune claire ?

REFRAIN

Ils rêvent tout bas aux amours sans fin,
Aux mots éternels ils rêvent enfin.
Aux baisers qui font de deux âmes une,
Au clair de la lune.

— 2 —

Ohé! matelot au bateau qui penche,
Sous les blancs rayons de la lune blanche,
A quoi rêves-tu ?
Serait-ce à la mort sans linceuil ni planche,
Matelot perdu sous la lune blanche ?

REFRAIN

Il rêve à la vierge amante aux doux yeux,
Aux étoiles d'or qui brillent aux cieux,
Au Christ implorant pour eux sur la dune,
Au clair de la lune.

— 3 —

Errant chemineau, sans logis ni hardes,
Sous les froids rayons de lune blafarde,
A quoi rêves-tu ?
Est-ce à l'âtre chaud de quelque mansarde,
Errant chemineau, sans logis ni hardes ?

REFRAIN

Il rêve au chemin profond dans la nuit;
De même qu'hier il chante aujourd'hui;
Et sa main bénit le ciel sans rancune
Au clair de la lune.

Soldat expirant qui, déjà ne bouge,
Aux sanglants rayons de la lune rouge,
 À quoi rêves-tu ?
Maudis-tu la guerre, effroyable gouge,
Ou blasphèmes-tu sous la lune rouge ?

REFRAIN

Il rêve à sa mie, au si doux appât,
À sa mère aussi qui l'attend là-bas ;
À son vieux clocher qui chante à la brune
 Au clair de la lune.

REFRAIN D'PRINTEMPS

L'printemps fait souvent éclore
Les amours et les aveux.
Un soir de mai très amoureux,
Mon mari m'dit joyeux :
Il est six heures, Léonore,
Et j'ai une fringale, mon rat,
Une envie foll' d'faire un bon r'pas
Et d'manger ça m'dévore,
En lui disant bien gentiment.

REFRAIN

P'tite femme, tout comme au premier jour je t'aime.
Mon chou, répondit-elle, et moi de même.
P'tite femme, j'trouve bien jolies tes formes.
Plus bas, tu sais qu'nos parents dorment.
P'tite femme, je t'aime. — Et moi de même.

Pas besoin d'éveiller la bonne,
A cette heure-ci elle doit dormir.
C'est moi qui va t'servir.
Quand tout à coup j'entends rire,
Dans la cuisine on chantonne.
Je m'avance à petite pas.
Tout à coup j'vois un soldat
Embrassant notre bonne,
Et j'entendis ce refrain-ci :

REFRAIN

Toinon, tout comme au premier jour je t'aime.
Lucas, répondait la bonne, et moi de même.
Toinon, t'es-tu une jolie fille ?
Plus bas, car les patrons roupillent.
Toinon je t'aime. — Et moi de même.

J'vais réveiller père et mère,
Dis-je à mon mari, presto,
Pour leur faire voir ce tableau
Qu'est vraiment rigolo.
Ah! ça va les distraire.
Je m'avance à pas lents.
Tout à coup j'entends un chant
Vraiment pas ordinaire.
Papa chantait, maman répondait :

REFRAIN

Ma vieille, tout comme au premier jour je t'aime.
Mon vieux, répondait maman, et moi de même.
Te souviens-tu d'notre boudoir rose ?
Plus bas, car les enfants reposent.
Ma vieille, je t'aime. — Et moi de même.

POURQUOI MENS-TU ?

REFRAIN

Pourquoi mens-tu ?
Pourquoi n'oses-tu pas me dire
L'aveu que cache ton sourire ?
Je le devine malgré toi.
Dans ton baiser, dans ton étreinte,
Je sens la peur et la contrainte.
Dans tes yeux je lis une plainte.
Pourquoi mens-tu, Pourquoi ?

— 1 —

Tu m'appartiens sincèrement.
Tu me le jures à l'instant même.
Mais si tu me dis que tu m'aimes,
Tout en toi me dit que tu mens.
Qu'importe à présent mon amour
Dont cruellement tu t'amuses ;
Mais ne crois pas que tu m'abuses,
Va, je devrais savoir un jour.

— *Refrain*

— 2 —

Nous allons changer de chemin,
Tu pourras mieux vivre ta vie.
Le destin veut que l'on oublie.
Notre soir fut sans lendemain.
Ne pleure pas, pourquoi mentir ?
Tes larmes ne sont pas sincères.
Crois-tu qu'il est bien nécessaire
De me jouer le repentir ?

SOUS LES PONTS DE PARIS

— 1 —

Pour aller à Suresnes
Ou bien à Charenton,
Tout le long de la Seine
On passe sous les ponts.
Pendant le jour,
Suivant son cours,
Tout Paris en bateau défile.
Le coeur plein d'entrain,
Ça va, ça vient,
Mais l'soir lorsque tout dort tranquille,

REFRAIN

Sous les ponts de Paris,
Lorsque descend la nuit,
Toutes sortes de gueux se fauillent en cachette
Et sont heureux de trouver une couchette.
Hôtel du courant d'air,
Où l'on ne paie pas cher,
L'parfum et l'eau, c'est pour rien, mon marquis,
Sous les ponts de Paris.

— 2 —

A la sortie d'l'usine,
Julot rencontre Nini:
Ça va-t'y la Rouquine,
C'est ta fête aujourd'hui.
Prends ce bouquet,
Quelqu' brins d'muguet,
C'est peu, mais c'est toute ma fortune.
Viens avec moi,
J'connais l'endroit
Où l'on n'craint même pas l'clair de lune.

REFRAIN

Sous les ponts de Paris,
Lorsque descend la nuit,
Comme on n'a pas d'quoi s'payer une chambrette,
Un couple heureux vient s'aimer en cachette.

Et les yeux dans les yeux,
Faisant des rêves bleus,
Julot partage les baisers de Nini
Sous les ponts de Paris.
Rongée par la misère,
Chassée de son logis,
L'on voit une pauvre mère
Avec ses trois petits.
Sur leur chemin,
Sans feu ni pain,
Ils subiront leur sort atroce.
Bientôt la nuit,
La maman dit :
Enfin ils vont dormir mes gosses.

REFRAIN

Sous les ponts de Paris,
Une mère et ses p'tits
Viennent dormir là, tout près de la Seine;
Dans leur sommeil ils oublieront leur peine.
Si l'on aidait un peu
Tous les vrais miséreux,
Plus de suicides ni de crimes dans la nuit
Sous les ponts de Paris.

SUZY

Je vous trouve bien joyeuse,
Petite Suzy.
De qui donc, malicieuse,
Riez-vous ainsi ?
Moi, monsieur, je ris des hommes
Qui me font la cour ;
Ils sont bêtes et m'assomment
Avec leurs discours.
Que pensez-vous de tout cela
Vous que l'amour ne trouble pas ?

REFRAIN

Suzy, si j'étais amoureux de vos attraits,
 Je trouverais sans plus attendre
 Des mots tendres qui sauraient bien vous prendre.
 Oui, mais par bonheur,
 Vous n'aurez jamais mon coeur.
 Car malgré tout le charme de vos yeux
 Je ne suis pas amoureux.

— 2 —

Parlez donc avec franchise,
 Petite Suzy;
 Parmi ceux qui vous courtisent
 Avez-vous choisi ?
 Non, monsieur, mais vous qui n'êtes
 Pas épris de moi,
 Soyez donc assez honnête
 Pour guider mon choix.
 Je les écoute tour à tour
 Sans éprouver le moindre amour.

— Refrain

— 3 —

Est-ce vrai, Suzy jolie,
 Vous vous mariez ?
 Sans amour, quelle folie
 D'aller vous lier,
 Cher monsieur, c'est une épreuve
 Pour vous égarer.
 Vous m'aimez . . . mais oui . . . la preuve
 C'est que vous pleurez.
 Mon manège n'est qu'un jeu
 Pour obtenir ce tendre aveu.

REFRAIN

Suzy, oui j'étais amoureux de vos attraits,
 Et je n'osais pour un empire vous le dire,
 Craignant de vous voir rire;
 Mais je n'ai plus peur
 De vous donner tout mon coeur;
 Car à mon tour je vois passer joyeux
 L'amour au fond de vos yeux.

J'AIME TES YEUX NOIRS

— 1 —

Tu veux savoir en toi ce que j'adore,
Quel est le charme qui prend ma raison ?
Comment je peux vraiment t'aimer encore
Lorsque je sais tes moindres trahisons ?
Oui, de ton âme, je connais la fange
Et j'ai souvent essayé de partir ;
Mais ton regard a le pouvoir étrange
De me charmer et de me retenir.

REFRAIN

J'aime tes yeux noirs, j'aime leurs caresses,
Et cependant je devrais savoir
Qu'il ne faut pas croire à leurs tendresse.
Lorsque vient le soir, ils me suivent dans mes songes
J'ai beau connaître tous leurs mensonges,
Je suis fou de tes yeux noirs.

— 2 —

Lorsque parfois tu te mets à me dire
Des mots d'amour inventés tout exprès,
Je te devine à travers ton sourire
Et je comprends que cela n'est pas vrai.
Ah! je voudrais alors, de tout mon être,
Hurler ma rage et crier mon émoi.
Mais ton regard est là qui me pénètre
Et lâchement je reste malgré moi.

— 3 —

Pour échapper au désir qui me grise,
J'ai recherché d'autres yeux et souvent
J'en ai trouvés d'une douceur exquise,
Calmes et purs comme un regard d'enfant ;
J'en ai connu de pervers et de tendres,
J'en ai connu qui font rêver d'amour ;
Mais j'avais beau chercher à m'en défendre,
Ce sont les tiens que je voyais toujours.

JAMAIS EN COLÈRE

— 1 —

J' possède un caractère angélique,
J' me moque de tout et je trouve que tout est très bien.
J' peux pas souffrir les gens colériques:
Ils sont affreux et puis ça n' les avance à rien.
L' autr' jour des cambrioleurs sans gêne
M' ont enlevé toutes mes valeurs et mon argent,
Mon mobilier, ma montre et ma chaîne.
Ma table de nuit avec c' qu' il y avait d' dans.
En rentrant chez moi, ma concierge en pleurs
M' a dit: Quel affreux malheur !

REFRAIN

Non, non, non, ce n' est pas ça qui m' fera mettre en colère.
Moi, qu' est-ce que ça peut bien m' faire
Qu' on m' ait tout pris, même mes habits ?
Non, non, non, j' ai le sourire et cela me suffit.
Pourvu qu' mon visage ne fasse pas de pli,
Ça m' est égal, j' m' en fous pas mal.

— 2 —

L' autre jour, entrant dans mon domicile,
J' m' en vais dans la salle à manger quand j' aperçois
Mon épouse qui, sans s' faire de bile,
S' laissait embrasser par un nègre tout barbu.
Je leur fis mon plus gracieux sourire
En leur disant: Vous êtes bougrement rigolo.
Pitié! cria ma femme en délire,
Pitié pour moi, pitié pour le négro.
Je dis à ma femme: je n' te reproche rien,
J' trouve que l' noir te va si bien.

REFRAIN

Non, non, non, ce n' est pas ça que m' f' ra mettre en colère.
Moi, qu' est-ce que ça peut bien m' faire,
D' être trompé, d' être berné ?
Non, non, non, si j' vous ai dérangés c' est par hasard.
Ne vous gênez pas, je reviendrai plus tard.
Ça m' est égal, j' m' en fous pas mal.

L'autre jour, je m'en vais en visite
Chez un grand chirurgien qui m'ayant osculté,
M'a dit: Ça doit être l'appendicite.
Mettez-vous là; en deux temps, j'vais vous opérer.
Il m'enlève le foie, l'gésier, la rate,
Puis il me dit: Vous n'avez rien, c'est du chiqué;
J'aime pas les gens qui font des épatés:
Reprenez votre rate, vot' foie et vot' gésier.
Il me les a pliés dans du papier d'soie.
En souriant, j'ai dit narquois:

REFRAIN

Non, non, non, ce n'est pas ça qui m'f'ra mettre en colère.
Moi, qu'est-ce que ça peut bien m'faire
Qu'la faculté m'ait saboté.
Non, non, non, j'ai mis moi-même mes organes au hasard.
Maintenant j'ai l'coeur au ventre et l'foie autr' part.
Ça m'est égal, j'm'en fous pas mal.

CŒUR D'APACHE

Julot, c'était dans l'quartier
L'bourreau des coeurs des pierreuses
Qui n'savaient rien lui refuser
De peur des coups, les malheureuses.
Lui changeait de femme chaque jour,
Lorsqu'un soir au coin d'une rue,
Il croisa une gosse dont la vue
Mit en lui des désirs d'amour
Et Julot s'dit: Y'a pas d'erreur,
De cette femme-là, moi, j'prendrai le coeur.

REFRAIN

C'était une môme aux grands yeux bleus;
Elle semblait un rayon des cieux.
Parmi toutes celles de son espèce
Elle resplendissait de jeunesse.

Julot lui fit du boniment,
Des menaces et même des serments,
Mais elle passa l'air dédaigneux,
La jolie môme aux grands yeux bleus.

— 2 —

On sut l'histoire, et les copains
Dirent à Julot: Y a rien à faire.
Rien à faire on le verra bien,
Répondit l'autre, fou de colère.
J'aurai son coeur ou bien sa peau.
On sait que j'suis l'troubadour des belles,
Et si la môme fait la rebelle,
J'lui cloue l'bec avec mon couteau.
Une heure après on pouvait l'voir
Accostant la p'tite sur l'trottoir.

REFRAIN

C'était une môme aux grands yeux bleus;
Elle semblait un rayon des cieux.
Il dit: faut choisir, ma belle dame,
Entre ma forme et cette lame.
Elle répondit, d'un air moqueur:
Pour un homme, t'as pas beaucoup d'coeur.
Puis elle passa, l'air dédaigneux,
La jolie môme aux grands yeux bleus.

— 3 —

L'couteau en main, de rage fou,
Julot la suit dans sa chambrette;
Il s'élance pour frapper. Tout à coup,
Il entend: Maman . . . Il s'arrête.
Dans un berceau, un enfant,
Les mains jointes dans une prière,
Semblait vouloir garder la mère.
Et l'couteau lui tomba des mains
Quand l'chérubin lui dit douc'ment:
Fais pas bobo à p'tite maman.

REFRAIN

C'était une mère aux grands yeux bleus;
Elle semblait un rayon des cieux.
Julot sentit couler une larme,
Puis, ayant ramassé son arme,
Il dit à la petite maman :
Jveux être le père de ton enfant
Et j'travaillerai bien pour vous deux.
Mes jolis mères aux grands yeux bleus.

L'IDOLE BLANCHE

Je vais vous dire un grand secret jusqu'ici bien gardé.

REFRAIN

L'amour chantait dans mon coeur,
Ainsi qu'un printemps vainqueur,
La vie était belle,
Traînant avec elle
Tout un univers de bonheur.
Hélas! un démon fatal
Soudain s'est dressé brutal
Et la poudre folle,
La blanche idole,
Un soir, m'a donné son mal.

— 1 —

L'affreuse drogue,
Par trop en vogue,
La coco, divin poison,
Qui, de sa prise,
Affole et grise,
M'a capté comme un oison.
Ma pauvre boule
Craque et s'écroule
Sous le feu de son tison.
Quelle folie!
Gâcher ainsi sa vie.
Je sens s'en aller ma raison.

— *Refrain*

CODA

O jeunes gens heureux,
A l'âme pure et franche,
Puisse cette chanson
Vous servir de leçon !
La vie dure trop peu,
C'est un château de planches.
N'y mettez pas le feu
Avec l'idole blanche.

DANS LA FUMÉE

— 1 —

Peut lui importe maintenant
Le souvenir de son amant,
Puisqu'après l'avoir tant aimée,
Il l'a si lâchement quittée.

REFRAIN

Il alluma sa cigarette
Et lui dit d'un air dédaigneux :
Ne fais donc pas ainsi la bête
A prendre la vie au sérieux,
Lui envoyant une bouffée
De sa fumée sans s'émouvoir,
Il partit vers sa destinée
Sans pitié pour son désespoir.

— 2 —

Un matin, un de ses pantins,
Ruiné, la suppliait en vain,
N'ayant plus pour payer ses charmes
Que le flot sans valeur des larmes.

REFRAIN

Elle alluma sa cigarette
En lui disant l'air dédaigneux :
Ne fais donc pas ainsi la bête
A prendre la vie au sérieux.

Et lui jetant une bouffée
De sa fumée sans s'émouvoir,
Elle a ri et puis s'est détournée
Sans pitié pour son désespoir.

— 3 —

Mais toi, fumée qui monte là-haut,
Répands un baume dans mon cerveau
Et, pendant les heures moroses,
Apporte-lui l'oubli des choses.

REFRAIN

Grise-la, petite cigarette,
Et donne-lui l'air dédaigneux ;
Elle veut rester froide et muette
En entendant de doux aveux.
Dans son âme désenchantée,
Nulle rose ne doit fleurir.
Tout s'évanouit dans la fumée :
Désir, amour et souvenir.

LA DAME DE PIQUE

— 1 —

Manon, je t'aime et pour t'avoir,
Il faut posséder des richesses.
Pour toi, je viens chanter ce soir
Et t'offrir mes folles caresses.
Je te donnerai ce que tu veux :
De l'or pour emplir tes cassettes
Et des diamants plein tes cheveux
Et des bijoux et des toilettes.

REFRAIN

Allons au jeu, cinq louis d'enjeu :
Dame de pique, sois favorable.
Coupez . . . Je donne . . . Allons, carte sur table.
Manon ce soir je gagnerai
Et d'or je te couvrirai.

Gagné! Gagné! quel destin fortuné!
Toujours le jeu sourit aux amoureux;
Tu peux jeter l'or sans l'épargner:
Manon, j'ai gagné.

— 2 —

Je veux amasser de l'argent
Pour te parer comme une reine;
Puisque ton coeur est exigeant,
Ton amour me portera veine.
Manon, je vais jouer encore,
J'aime tant ton regard de flamme;
J'entasserai de l'or, de l'or,
Dussé-je au diable jouer mon âme.

REFRAIN

Allons, au jeu: dix louis d'enjeu.
Dame de pique, sois favorable.
Coupez, je donne . . . Cartes sur table.
Manon, pour toi je gagnerai
Ce soir tout ce que je voudrai.
Perdu! Perdu! j'en reste confondu.
Adieu bijoux! Adieu tes baisers fous!
Perdu! Perdu! J'm'étais bien défendu.
Ah! Ah! Ah!
Manon, j'ai perdu.

— 3 —

Mes derniers louis je pourrais du jeu
Aider la chance trop rebelle.
Tricher. Ah! dans ma tête en feu,
Quel démon torture ma cervelle?
Mais, si je perds, elle me quitt'ra.
Ses yeux si bleus, sa taille si frêle,
C'est un autre qui les aura.
Oh! non, jamais, elle est trop belle.

REFRAIN

Allons, au jeu: cent louis d'enjeu !
Dame de pique, sois favorable.
Coupez, je donne . . . cartes sur table.
Manon, tu seras toute à moi,
Je serai ton maître, ton roi.
Pincé! Pincé! on m'a vu tricher.
Voleur! Voleur! Manon, quel déshonneur!
Voleur, c'est moi, on me montre du doigt.
Oh! Oh! Oh!
Manon, c'est pour toi.

L'ADIEU DU MATIN

— 1 —

Le matin, dès que je te quitte,
Songeant aux longs ennuis du jour,
Je dis au soir: Ah! reviens vite
Et ramène-moi mon amour.

— 2 —

Et, pendant toute la journée,
Ton dernier mot d'adieu me suit;
Et, dans mon âme abandonnée,
J'entends ce mystérieux bruit.

— 3 —

Bruit d'adieu que mon coeur sonore,
Sentant ses parois attachées,
Comme un cristal qui vibre encore
Longtemps après qu'on l'a touché.

ON NE LUTTE PAS CONTRE L'AMOUR

— 1 —

Celui qu'elle aime est un bandit,
Une canaille, un interdit.
Pourtant elle n'aime que lui.
Elle sait qu'un jour il la tuera,
Mais malgré tout elle reste là,
A la merci de ses bras.

REFRAIN

On ne lutte pas contre l'amour,
Nul à son appel ne reste sourd.
On veut se défendre,
Trop grand est son pouvoir.
On se laisse prendre,
Sans même le vouloir.
Il faut le subir, c'est le destin,
Ne serait-ce qu'un petit béguin,
Un simple caprice,
Un roman même,
Mais toujours
Il faut un peu d'amour.

— 2 —

Et n'espérez pas l'attendrir,
Il aime vous faire souffrir;
C'est là qu'il prend son plaisir.
Afin qu'il ait pitié de vous,
Au lieu de tomber à genoux,
Il faut le rendre jaloux.

LES TROIS SERMENTS

— 1 —

Au jeune temps je buvais comme un trou,
Pour m'étourdir des instants de déboires,
Sentant un jour que je devenais fou,
J'avais juré de ne plus jamais boire.
Serments d'un jour, car hier les soucis
Sont revenus au milieu d'un beau songe.
Désabusé poison, je t'ai repris,
Car c'est par toi qu'on oublie le mensonge.

REFRAIN

Tant pis si je souffre encore
De ce fléau, je t'adore.
C'est par toi, mauvais alcool,
Que le chagrin prend son vol.
L'ivresse, c'est la démence
Et l'oubli de l'existence.
Et quand le cerveau est pris,
Le coeur n'a plus de soucis.
Boisson, ton délire est suprême;
C'est pourquoi je t'aime.

— 2 —

J'avais juré de ne plus jamais jouer,
Le jeu ayant dissipé ma fortune,
Tout englouti, désuni mon foyer,
En ne laissant, hélas! que l'infortune.
Serments de fou, voici le tapis vert:
Je prends la banque et je mets cent pistoles.
Banco perdu encore, ça n'est pas cher,
Faites vos jeux: cent louis sur parole.

REFRAIN

Tant pis si je perds encore,
Mais ce plaisir me dévore,
Il exalte mon cerveau
Et je jouerai s'il le faut

Jusqu'au bien de mon vieux père
Qui n'a plus qu'un coin de terre.
Baccarat, démon damné,
Par toi je suis passionné.
O jeu ! ta folie est suprême,
C'est pourquoi je t'aime.

— 3 —

J'avais juré de ne plus vous aimer,
O femme exquise, infidèle traîtresse ;
Car vos appâts qui savaient me charmer
Ont dans mon coeur apporté la tristesse,
Serments d'amour, hier j'ai vu Lison ;
Elle a vingt ans, c'est un ange de charme,
Il me la faut, elle a pris ma raison.
Pour ses beaux yeux mon faible coeur désarme.

REFRAIN

Tant pis si je souffre encore
De son amour : je l'adore.
Mon coeur sera torturé,
Elle me fera pleurer.
Elle sera la traîtresse
Et refusera ma tendresse.
Lison, je veux ton amour,
Dussé-je en mourir un jour.
L'amour est un tourment suprême,
C'est pourquoi je t'aime.

LE CŒUR N'EST PAS UN JOUJOU

— 1 —

Nini, fillette aux grands yeux,
Dédaignait les amoureux
Et disait d'un air moqueur :
Moi je joue avec les coeurs.
Un soir, dans son faubourg,
Passa un chanteur des cours
Qui chantait ce gai refrain
Que murmuraient les trottins :

REFRAIN

Le coeur n'est pas un joujou,
Mais un tout petit bijou,
Fragile et craignant beaucoup
Douleurs et pleurs.
Ne vous en moquez jamais
Sinon il se briserait,
Ce joli petit bijou,
Joujou pour vous.

— 2 —

Un jour, Nini rencontra
Un garçon qui lui parla,
Qui fit tant et si bien
Qu'il ne lui refusa rien.
Elle dit: moi j'ai du bonheur,
Car je joue avec son coeur.
Mais sa grande soeur lui dit:
Prends garde, ma petite Nini!

— 3 —

Celui dont elle se moquait
Un jour ne revint jamais
Et la petite compris
Que son coeur était bien pris.
Elle voulut rire encore,
Mais l'amour était le plus fort,
Et tandis qu'elle pleurait,
Une voix lui murmurait:

— *Refrain*

IL FAUT BIEN QUE JEUNESSE SE PASSE

— 1 —

Dans les chansons qu'on chante depuis toujours,
Toutes les plus belles parlent d'amour.
Mais il en est pas mal qui disent surtout:
Ah! mesdemoiselles, méfiez-vous.
On a bien tort d'en faire un monde évidemment;
Au fond l'amour ne cause pas que des tourments.
Oui, mesdemoiselles, quand un beau garçon vous plaira
Ecoutez-le, n'hésitez pas.

REFRAIN

Il faut bien que jeunesse se passe.
Profitez pendant qu'il est temps.
C'est si bon, si doux d'avoir vingt ans,
Y'a d'l'amour qui flotte dans l'espace.
N'laissez pas échapper le bonheur ;
Au contraire, au fond de votre coeur,
Faites-lui donc une toute petite place :
Il faut bien que jeunesse se passe.

— 2 —

On dit souvent que les jeunes gens d'à présent
Sont plus précoces qu'dans l'ancien temps.
On en voit même qui, dès 16 ans passés,
Font une noce à tout casser.
Aussi les mamans passent des nuits dans l'anxiété
Et les papas s'désolent de voir l'argent filer.
Ils ont bien tort de s'faire de la bile pour si peu
Pour qu'un jeune homme devienne sérieux.

REFRAIN

Il faut bien que jeunesse se passe.
Laissez-le se donner du bon temps.
S'ils ne font pas des bêtises à vingt ans,
Mais quand donc voulez-vous qu'ils en fassent ?
Au contraire, soyez-en convaincus,
Quand tout jeune, un homme a bien vécu
Au foyer, il saura tenir sa place.
Il faut bien que jeunesse se passe.

— 3 —

Deux bons vieillards mariant tout dernièrement
Leur plus jeune fille, tableau charmant,
Mais l'soir des noces, quand vint l'heure du repas,
Dans la famille on s'étonna,
Les jeunes mariés étaient partis tout doucement,
Et le grand-père, très en colère, dit: C'est vexant
C'qu'ils sont pressés. Mais la grand'mère, entendant ça,
Dit au bon vieux: Va, ne t'fâche pas.

REFRAIN

Il faut bien que jeunesse se passe.
Souviens-toi, quand nous avions vingt ans :
Dans nos coeurs chantait tout le printemps.
Nous aurions fait de même à leur place.
Mon pauv' vieux, faut être indulgent.
Que veux-tu, c'est leur tour à présent.
Ils s'adorent, donc ils suivent nos traces.
Il faut bien que jeunesse se passe.

L'HOMME ROUGE

— 1 —

Sur la grand'route, hier bordée de moisson blonde,
Aujourd'hui dévastée par les soudards germains,
Un homme fuit, hagard, l'allure vagabonde,
Tandis que le canon tonne encore au lointain.
Il a des gestes fou, des sursauts de colère,
Ce paysan que le fer a chassé de chez lui.

Au milieu du chemin, il clame sa misère.

Ecoutez ce qu'il dit :

J'avais là-bas, dans mon village,

Une ferme où j'étais heureux.

J'y travaillais avec courage

Pour le pain d'la femme et des vieux.

J'ai trimé pendant des années

Pour acquérir ce petit bien.

Puis la guerre s'est déchaînée

Et de tout ça je n'ai plus rien.

REFRAIN

Dans la flamme et dans la fumée,

Mon pauvre toit s'est abattu

Et ma raison s'est envolée,

Emportant mon bonheur perdu.

Mais que vois-je au lointain, dans un lugubre rêve?

C'est lui, l'empereur sinistre. Ah! j'aperçois son glaive.

Dans son ample manteau, soutaché de fil d'or,

En génie malfaisant, il va, semant la mort.

Arrière bandit, souverain maudit!

Regardez-le cheminer dans l'espace :

Voilà l'homme rouge qui passe.

J'avais une femme jolie
Qui me donna deux chérubins.
Je les aimais à la folie,
Ma Claudinette et mes bambins.
Mais vinrent les brutes avinées,
Ivres de carnage et de sang.
Ils ont pris ma femme adorée
Et tué me petits enfants.

REFRAIN

Dans la flamme et dans la fumée
Mon pauvre coeur s'est abattu
Et ma raison s'est envolée,
Emportant mon bonheur perdu.
Et toi, l'empereur teuton, la face grimaçante,
Tu chemines en riant sur des ruines fumantes.
La camarde te suit, fauchant tes régiments:
N'entends-tu pas les râles et les cris des mourants?
Arrière bandit, souverain maudit!
Regardez-le chevaucher dans l'espace:
Voilà l'homme rouge qui passe.

QUAND LES LILAS REFLEURIRONT

Quand les lilas refleuriront,
Au vent les capuchons de laine;
Robes rouges nous mettrons
Quand les lilas refleuriront,
Sur le tapis vert de la plaine,
Nous reviendrons danser en rond.
Quand les lilas refleuriront.
Allez dire au printemps qu'il vienne.

Quand les lilas refleuriront,
Nous redescendrons dans la plaine.
Cloches, sonnez, sonnez vos carillons.
Quand les lilas refleuriront

Les papillons qui se promènent
Dans l'air avec les moucherons,
Comme nous, danseront en rond.
Allez dire au printemps qu'il vienne.

— 3 —

Quand les lilas refleuriront,
Les filles près de la fontaine
De leurs amoureux jaseront
Quand les lilas refleuriront.
Personne alors qui ne comprenne
Les doux mots qu'elles parleront
Quand les lilas refleuriront.
Allez dire à l'amour qu'il vienne.

— 4 —

Quand les lilas refleuriront,
Parfumant l'air de leur haleine,
Combien d'amoureux mentiront
Quand les lilas refleuriront.
Pour tous ces baisers qui s'égrènent,
Que de blessures saigneront
Quand les lilas refleuriront.
Allez dire à l'amour qu'il vienne.

MALGRÉ TES SERMENTS

— 1 —

Je t'avais et pour toujours
Donné mon âme et toute ma tendresse,
Croyant en retour avoir ton amour;
Mais la vie est cruelle et traîtresse.
En rentrant chez nous un soir,
Je trouvai la maison triste et déserte.
Je guettaï ton retour par la porte entr'ouverte
Jusqu'au matin sans te revoir.

REFRAIN

Malgré tes serments, tes promesses,
Malgré tes baisers, tes caresses,
Tu partis un jour sans un mot d'amour,
Sans regret, pour toujours;
Et chaque soir à ma fenêtre,
J'attends dans l'espoir que peut-être
Dans les bras d'un autre un jour tu souffriras
Et que vers moi tu reviendras.

— 2 —

J'ai trouvé depuis ce jour
Dans la chambrette hélas! qui fut la nôtre,
Au fond d'un tiroir, un billet d'amour
Qui m'apprit enfin le nom de l'autre;
Et cet autre que je hais
Ne saura pas, vois-tu, comme moi-même,
Te bercer doucement en te disant: je t'aime,
Comme le soir je le faisais.

— *Refrain*

— 3 —

Je n'ai de toi qu'un portrait,
Seul compagnon de mes longs jours de fièvres,
Portrait dont bientôt pâliront les traits
Sous les baisers brûlants de mes lèvres.
Je m'adresse à lui tout bas,
M'imaginant que c'est toi qui m'écoutes,
Et mes peines d'amour je les lui redis toutes,
Croyant que tu les entendras.

— *Refrain*

TU NE SAIS PAS AIMER

— 1 —

Un soir ton corps s'est donné,
Oui, mais ton coeur tu l'as gardé.
C'est pourquoi, malgré tous tes sourires,
Mon regret ne cesse de te dire:

REFRAIN

Tu ne sais pas aimer, tu ne sais pas.
En vain je tends les bras.
Je cherche une âme au fond de tes grands yeux,
Une âme et ne vois rien qu'un peu de bleu.
Ta jeunesse ardente qui se moque et chante
Ne veut retenir que le plaisir.
Tu ne sais pas aimer, tu ne sais pas.
Jamais, jamais tu ne sauras.

— 2 —

Bientôt finit le printemps;
Avec lui va-t'en donc, va-t'en;
Et qu'un jour enfin, vois-tu, j'oublie
Ce rêve n'était qu'une folie.

REFRAIN

Tu ne sais pas aimer, tu ne sais pas.
En vain je tends les bras.
Je cherche une âme au fond de tes grands yeux,
Une âme et ne vois rien qu'un peu de bleu.
Ta jeunesse ardente qui se moque et chante
Ne veut retenir que le plaisir.
Tu ne sais pas aimer; d'ailleurs, tant mieux!
Cela fait trop souffrir, adieu !

PARIS

— 1 —

Paris, c'est le cloaque immonde
Où grouillent les pires laideurs,
Et c'est le soleil jetant sur le monde
Ses plus éclatantes splendeurs.
Le plus riche palais s'y dresse
Près du plus sordide taudis.
Le luxe éblouissant et la noire détresse
Se mêlent dans Paris, enfer et paradis.

REFRAIN

Paris, Paris, ô ville infâme et merveilleuse !
Chère aux amoureux autant qu'aux bandits.
C'est toi la grande ensorceleuse.
Malheur à quiconque une fois a goûté
De tes soirs troublants l'étrange volupté !
Par toi, Paris, mon cœur est pris.
A la fois je t'aime et je te maudis,
Paris, ô Paris !

— 2 —

Paris, c'est la ville où l'on chante
Et celle où l'on pleure tout bas ;
Où le libertin, fou de son amante,
Le soir ne la reconnaît pas.
Qui pourrait en compter le nombre,
Quand ses cloches sonnent minuit,
Des lâches trahisons qui se cachent dans l'ombre
Et des brûlants baisers échangés dans la nuit !

— *Refrain*

— 3 —

Combien n'avaient ni sou, ni maille,
Que Paris a faits grands seigneur !
Plus d'un intrigant, plus d'une canaille
Y monte au faite des honneurs.
Dans Paris, le pauvre bohème
Va plus triste chaque matin
Et pourtant chaque soir il espère quand même :
Paris en un seul jour peut changer son destin.

— *Refrain*

À QUOI BON

REFRAIN

A quoi bon me mentir davantage
Puisqu'en nos coeurs brûlent un même désir.
A quoi bon détourner ton visage
Pour me cacher l'émoi de ton plaisir.
Viens dans mes bras puisque j'ai le courage
De te crier que je n'aime que toi.
A quoi bon me mentir davantage
Puisque déjà je te sens tout à moi.

— 1 —

Te souviens-tu du premier soir de notre ivresse,
Quand j'hésitais à te livrer mon coeur aimant ?
Je craignais tant que pour un instant de faiblesse
Mon abandon soit la cause de nos tourments.
Aussi, malgré l'appel troublant de tes caresses,
J'ai dit soudain des mots que je ne pensais pas.
Avec prudence j'ai feint l'indifférence,
Mais toi, plein d'espérance, tu murmurais :

— *Refrain*

— 2 —

Mais aujourd'hui que notre beau roman s'achève,
Nous contemplons l'éroulement de nos espoirs ;
Et malgré tout, ta voix suppliante s'élève
En m'implorant pour que je reste encore un soir.
N'essayons pas de prolonger le triste rêve,
Nous risquerions de n'avoir plus que du mépris.
Lorsque tu pleures, pour qu'ici je demeure,
Je sais que c'est un leurre, car j'ai compris.

REFRAIN

A quoi bon mentir davantage,
Puisque je sens que tu ne m'aimes plus.
A quoi bon détourner ton visage
Pour me cacher ce qu'en tes yeux j'ai lu.
Allons, tais-toi, n'ajoute pas l'outrage,
Car ta pitié me ferait te haïr.
A quoi bon me mentir davantage.
Tout est fini. Va, laisse-moi partir.

SOUS LES ORANGERS FLEURIS

— 1 —

Sous le ciel brûlant de la belle Italie,
Tout au bord de la mer infinie,
On voit passer, dès que vient le soir,
Des filles aux yeux noirs.
Elles vont offrir, joyeuses et peu farouches,
Le baiser qui fleurit sur leur bouche
A l'ami jaloux qui sait bien le cueillir:
Baiser d'amour, léger comme un zéphyr,
Et dans le silence des nuits
On entend monter de doux bruits.

REFRAIN

Sous les orangers fleuris,
Parfumant la brise caressante,
Les amis s'en vont le coeur épris
Disant des choses troublantes.
Jusqu'aux premiers feux du jour,
Près des flots se brisant au rivage,
Entre deux baisers volages
Naissent les serments d'amour.
Il fait chaud dans les coeurs,
Sous les orangers en fleurs.

— 2 —

Rêvant d'inconnu, Nina, la vierge brune
Tous les soirs vient au clair de la lune
Retrouver le beau Napolitain
Au charmant refrain.
Doucement ils échangent leurs caresses
Et Nina se donne avec tendresse.
Son coeur de seize ans, tout vibrant de plaisir
A frissonné dans un premier désir.
Dans son coeur de femme à présent
L'amour chante et c'est pour longtemps.

Mais l'amour s'en va doucement, on oublie.
C'est fini l'aventure jolie.
Oe l'amie les baisers sont menteurs,
Adieu le bonheur.
D'autres yeux plus captivants prenant son âmes,
Au coeur infidèle ont mis leurs flammes,
Et pour ce regard brillant comme un éclair
Vite il oublie les étreintes d'hier.
Et le vent du large en passant
Emporte au loin les beaux serments.

REFRAIN

Sous les orangers fleuris,
Parfum de brise caressante,
Les amis s'en vont le coeur aigri,
Disant des choses méchantes.
Ils se quittent sans retour
Près du flot se brisant au rivage.
Pour avoir été volages
Meurent les serments d'amour.
Il fait froid dans les coeurs
Sous les orangers en fleurs.

PRESQUE VERTUEUSE

C'était une femme presque vertueuse,
Car lorsqu'un flirt dans une déclaration
Manquait de tact, elle devenait furieuse,
Savait lui dire son peu d'éducation.
Elle passait Place Blanche je n'sais plus pour quelle cause
Quand un grand brun en la voyant bondit
Chez la fleuriste et dans une gerbe de roses,
Prit la plus belle et gauch'ment lui offrit.

REFRAIN

Elle lui a dit d'un ton des plus sévères,
Tout en lui faisant les gros yeux,
A qui donc croyez-vous avoir à faire,
Pour qui me prenez-vous, monsieur ?
Vous m'proposez, d'une façon acerbe,
D'accepter de vous une superbe fleur ;
Si votre coeur pour moi d'amour se meurt,
Vous feriez mieux de m'offrir toute la gerbe.

— 2 —

Un peu plus loin ce fut une autre histoire :
Un blondinet, ma foi, très distingué
En la suivant voulait lui faire croire
Que toute sa vie se passerait à ses pieds.
Ah ! faut avouer qu'elle le trouvait très bien.
Il lui disait qu'il la trouvait très belle.
Mais à ces mots : permettez, mademoiselle,
Qu'à vos côtés je fasse le chemin,

REFRAIN

Elle lui a dit d'un air des plus sévères,
Tout en lui faisant les gros yeux :
A qui donc croyez-vous avoir affaire,
Pour qui me prenez-vous, monsieur ?
M'accompagner dans la rue, quelle injure.
C'est scandaleux. Mais si, grand polisson,
Vos mots d'amour me donnent le frisson,
Dépêchez-vous d'appeler une voiture.

— 3 —

Devant elle un fringant militaire
Se promenait en faisant les cent pas.
Il était beau et, par sa croix de guerre,
On voyait bien qu'il fut vaillant là-bas.
Il la laissa passer sans rien dire,
Ce mal élevé, comme si elle n'existait pas.
Elle lui lança alors un beau sourire ;
Mais en voyant qu'il ne la r'gardait pas,

REFRAIN

Elle lui a dit d'un ton pas trop sévère,
Tout en lui faisant de doux yeux :
A qui donc croyez-vous avoir affaire ?
Vous n'êtes pas galant, monsieur.
Bref, tout un mois impossible à décrire,
Tous deux ont fait de beaux rêves troublants,
Se sont juré de bien tendres serments,
Se sont mariés. Ça, je peux bien vous l'dire.

TU M'OUBLIERAS

REFRAIN

Tu m'oublieras peut-être un jour,
Car la joie est éphémère.
Ne dis pas : non ! Ton grand amour
N'est qu'une adorable et folle chimère.
Je ne crois pas au mot : toujours ;
Il fait couler des larmes trop amères.
Et le coeur las tu partiras,
Un jour tu m'oublieras.

— 1 —

Oui, par toi je connaîtrai
Les chagrins, les regrets, douleurs extrêmes.
Mais, pourquoi nous alarmer
Quand tout parle d'aimer. Je t'aime,
Vois-tu ; qu'importe le destin.
Le bonheur incertain, les peines,
C'est le bonheur du moment
Qui rive seulement nos chaînes.

— 2 —

Moi, je ris du lendemain
Tant que notre chagrin conduit au rêve ;
Car mon plus bel avenir
Sera ton souvenir sans trêve.
Un soir tu fuiras loin de moi,
Sans entendre ma voix, mes plaintes.
Je sais que tu me trahiras,
Mais j'oublie en tes bras mes craintes.

— *Refrain*

POUPÉE D'AMOUR

— 1 —

Dans un magasin un jeune vendeur
Présente des dentelles d'un ton si charmeur
Qu'une client lui dit: Taisez-vous,
Monsieur l'tentateur, car j'achèterais tout.
Puis, le regardant d'un air provoquant,
Lui fait attacher les boutons d'son gant
Et dit: au théâtre je joue tous les soirs.
Avec ce billet vous pourrez v'nir me voir.
L'soir même au théâtre vite il se rendit,
Mais en la voyant tout bas il se dit:

REFRAIN

Ce n'est pas une femme qui est faite pour moi,
Elle a des bijoux, des bagues pleins les doigts,
C'est une jolie poupée d'amour,
Couverte d'or et de velours,
Et moi qui ne suis qu'un p'tit employé,
Ce joli joujou, j'pourrais pas l'acheter.
Vouloir t'aimer serait folie,
Petite poupée trop jolie.

— 2 —

Mais il la revit et ce fut charmant.
Il oublia tout, ses robes, ses diamants.
C'étaient sa beauté, ses grands yeux charmants
Qui le rendaient fou d'amour et de bonheur.
Chaqu' soir au théâtre il v'nait la chercher
Et les deux jeunes gens rêvaient de s'marier.
Mais voilà qu'un jour, on vint l'avertir
De ne pas l'attendre, qu'elle vient de partir.
Comme il restait là, tout prêt à pleurer,
Un ami lui dit: Ça d'vait arriver.

REFRAIN

Ce n'est pas une femme qui est faite pour toi,
Elle a des bijoux, des bagues plein les doigts,
C'est une jolie poupée d'amour,
Couverte d'or et de velours.
Et toi qui n'es qu'un p'tit employé,
Ce joli bijou, il faut l'oublier.
Elle t'aurait fait faire des folies,
Ta petite poupée jolie.

— 3 —

Dans leur nid d'amour, seul il s'en revint.
Dire qu'elle était là encore ce matin.
Pour la recevoir j'avais mis des fleurs.
Qu'ils sont loin déjà mes rêves de bonheur.
Mais quel est ce bruit? Quelqu'un vient d'frapper.
C'est elle, son amie, elle court l'embrasser;
Mais voyant ses yeux tout rougis de pleurs,
Elle lui dit: méchant, tu doutais de mon coeur.
Justement pour toi je viens d'tout quitter:
Richesse et toilette, j'ai tout délaissé.

REFRAIN

Maintenant j'suis une femme faite pour toi,
Je n'ai plus d'bijoux, de bagues plein les doigts,
Mais pour toi je serai toujours
Une jolie poupée d'amour,
Car toi qui n'es qu'un petit employé,
Ton amour sincère a su me charmer.
Garde-la bien, c'est pour la vie,
Ta petite poupée jolie.

Y'A JOLIES FEMMES N'IMPORTE OÙ

— 1 —

Y a des gens qui font des folies
Pour trouver une femme jolie,
Ils vont chercher bien loin
C'qu'ils ont sous la main,
Ça c'est certain.
Ils voyagent, ils courent, ils s'emballent
Pour trouver la femme idéale
Dont l'physique enchanteur
F'ra leur bonheur,
C'est une erreur.
On peut, quoi qu'on en dise,
Aussi bien, ma foi,
Trouver une femme exquise
En restant chez soi.
Sans déranger,
Y a qu'à r'garder:
Vous en trouverez
Des quantités.

REFRAIN

Y a jolies femmes n'importe où, (*bis*)
Du Pérou à Tombouctou.
Y a des femmes pour moi, y a des femmes pour vous.
De Montmartre, chez les Zoulous,
On en trouve pour tous les goûts:
Blanch's, noir's ou jaunes, chocolat ou acajou,
Y a jolies femmes n'importe où.

— 2 —

Dans un hôtel cosmopolite,
A table on parlait des mérites
Des femmes de chaque pays.
Un Canadien dit:
Moi, mon avis,
C'est que sûrement les Canadiennes
De toutes les femmes sont les reines.

Une Allemand lui répond
Vraiment sans façon:
Je dis que non.
De toutes vos Canadiennes
Je n'suis pas envieux,
Mais c'est l'Américaine
Que j'aime le mieux.
Mais un Anglais,
Voulant la paix,
Dit en souriant,
Très conciliant:

REFRAIN

Y a d'jolies femmes n'importe où, (*bis*)
Du Pérou à Tombouctou,
Y a des femmes pour moi, y a des femmes pour vous.
Il ne faut pas s'mettre en courroux
Et mettre not' nez partout.
J'comprends qu'les femmes des Etats vous plaisent beaucoup
Mais elles ne sont pas pour vous. (Voah)

— 3 —

Si je fais autant de réclame
En l'honneur de toutes les femmes,
C'est que j'suis de tout coeur
Leur admirateur
Avec ardeur.
Et si chaque soir je m'amène
Devant vous, mesdames, sur la scène,
C'est qu'c'est l'meilleur endroit
Pour vous voir, ma foi,
Toutes à la fois.
Car j'ai tout l'monde en face,
J'suis mieux qu'aux fauteuils
Et je n'paie pas ma place
Pour me rincer l'oeil.
Je vois des blondes,
Des minces, des rondes,
Des petits nez
Drôlement retroussés.

REFRAIN

Y a jolies femmes n'importe où, (*bis*)
Dans toutes les places même à dix sous.
Y a des femmes pour moi, Y a des femmes pour vous.
Chaque soir ici, c'est l' rendez-vous
Toutes les dames sont belles comme tout.
J'vois ma belle-mère qui, là-bas, m'fait les yeux doux,
Y a jolies femmes n'importe où.

CHANTE CABOTINE

— 1 —

Colette a huit ans, elle est trop jolie
Et passe son temps du matin au soir
A mimer, jouer quelque comédie,
Puis surtout chanter devant son miroir.
La maman sourit, trouvant ça superbe:
Quelle aimable enfant pleine de gaieté,
Ne croirait-on pas une artiste en herbe ?
Mais le papa dit, l'air tout attristé:

REFRAIN

Chante, cabotine, car c'est ton destin vraiment.
Ta voix de gamine a déjà trop de talent.
Combien je devine pour plus tard des gros tourments.
Mais en attendant chante, chante, chante, cabotine.

— 2 —

Colette a trente ans, la voilà vedette
De tous les concerts et music halls chics.
Paris captivé l'acclame et la fête,
C'est l'idole enfin de tout le public.
Avec le succès lui vient la richesse.
Vivant au milieu d'un luxe inouï,
Voyez-la gâcher fortune et jeunesse,
Sans s'apercevoir que le temps s'enfuit.

REFRAIN

Chante, cabotine, car c'est ton destin vraiment.
Ta voix qui fascine bientôt s'en ira pourtant.
Tout au loin la ruine te guette sournoisement;
Mais en attendant chante, chante, chante, cabotine.

— 3 —

Colette est vieille et c'est la débâcle.
Elle entre un matin au fond d'une cour
Afin d'y donner son dernier spectacle,
Car il faut manger, ne fût-ce qu'un jour.
Mais une portière hostile se rue,
Criant: Hors d'ici! Va-t'en au ruisseau!
La fille se traîne alors dans la rue
Et sa pauvre voix n'est plus qu'un sanglot.

REFRAIN

Chante, cabotine, sous la pluie et sous le vent,
Malgré la famine amuse donc les passants;
Tout ton corps s'incline, mais en attendant
Chante, chante, chante cabotine.

POURQUOI JE T'AI QUITTÉ

— 1 —

Quand tu m'as demandé: Pourquoi donc qu'l'on s'quitt?
Saisi, j'ai pas pu te l'dire dans l'moment,
Car moi, tu l'sais bien, j'suis pas hypocrite
Comme je t'adorais, ça m'fait un peu d'peine,
Mais à force de m'taire et d'me comprimer,
J'craindrais qu'ma rancoeur ne devienne d'la haine
Et voilà pourquoi je n'peux plus t'aimer.

— 2 —

Quand j't'ai rencontré, oh! j'en ai pas honte,
J'avais, j'te l'ai dit, eu qu'un seul amant,
Et l'premier d'une femme à peine si ça compte:
On n'dit rien de rien, on se donne bêtement.
Dès la fois que j't'ai vu, de toi j'ai été folle.
Qu'tu fasses blanc ou noir, j'savais rien blâmer.
Mais t'as, p'tit à p'tit, démoli l'idole
Si bien qu'à présent je n'peux plus t'aimer.

— 3 —

Je t'aimais pourtant, mais t'es économe.
Tu trouvais qu'une femme ça coûtait beaucoup.
C'était des affaires pour les plus p'tites sommes,
Jusque dans mes bras tu causais gros sous.
D'la fois que j't'ai dit, d'y penser j'en pleure,
Qu'un vieux m'offrait cher pour le consoler,
Tu m'as recommandé de n'pas manquer l'heure
Si bien qu'à présent je n'peux plus t'aimer.

— 4 —

Tu m'as montré le fond de ton âme avilie,
Car je t'ai vu rire quand l'soir en rentrant
Et des baisers d'l'autre encore toute salie,
D'une heure de dégoût j'te donnai l'argent.
Et quoique c'est Léon le prénom qu'tu portes,
Moi j'crois qu'c'est Alphonse qu'il faudrait t'nommer
Car tu ne comprends qu'l'amour qui rapporte,
Si bien qu'à présent je n'peux plus t'aimer.

— 5 —

Le comble, c'est que tu as l'illusion facile,
Puisque tu m'as dit qu't'aurais pas compté
Voir finir ainsi notre douce idylle,
Une idylle à trois, t'en as une santé.
Et bien moi ça m'révolte et j'veux changer d'route.
J't'avais tout donné: mon coeur, ma beauté;
T'en as fait d'l'argent, aussi tu m'dégoûtes;
Et voilà, mon cher, pourquoi j't'ai quitté.
Et si tu m'rencontres, un soir dans la rue,
N'essaie même pas de me saluer;
Détourne plutôt les yeux à ma vue.
Une femme que l'on vend ne peut plus aimer.

LE REPOS DU DIMANCHE

— 1 —

C'était dimanche au grand matin,
J'allais par les monts et la plaine,
Rêvant de me griser de thym,
De chansons et de marjolaine.
Or, point de parfums enjôleurs,
Pas la moindre petite haleine,
C'était à croire que les fleurs
Couraient ailleurs la prétontaine.
Tout dans les nids semblait dormir
Aucune roulade en les branches
Car dimanche n'était vraiment pas
Comme les autres dimanches.

— 2 —

Pour trouver les oiseaux nichés,
J'écartais vignes, chèvrefeuilles,
Quand je vis trois pinsons couchés
Qui sommeillaient sous quatre feuilles.
Petits, pourquoi rester cachés?
Chantez, c'est le bonheur sur terre.
Monsieur nous sommes bien fâchés,
Me dirent-ils, de vous déplaire,
Mais à lancer de gais cui cui
Pendant six jours on se démanche.
Nous nous reposons aujourd'hui,
Nous ne chantons plus le dimanche.

— 3 —

En cherchant les parfums absents,
Je me consolais de ces choses,
Lorsque closes en tous les sens,
J'aperçus trois superbes roses.
Belles, pour vous cloîtrer ainsi,
Auriez-vous les esprits moroses ?
Repassé demain par ici,
Mon cher ami, dirent les roses;

Mais aujourd'hui tant pis pour toi,
C'est en vain que ton nez se penche :
Nous nous conformons à la loi
Et nous n'ouvrons plus le dimanche.

— 4 —

Je m'en allais versant un pleur,
Peiné de la chose nouvelle,
Quand pour combattre la chaleur
Je voulus ouvrir son ombelle.
Essai stérile et vain effort,
La monture restait rebelle.
J'allais recommencer plus fort
Quand . . . N'insiste pas, me dit-elle,
Pour aujourd'hui tâche, ma foi,
De t'abriter avec le manche.
Sache que son ombrelle et moi
Nous restons fermés le dimanche.

— 5 —

Je rentrais tout rêveur chez nous
Quand en un jardinet champêtre
Je vis sous le plus gros des choux
Un petit enfant près de naître.
Ah! jeune enfant, à quoi songez-vous?
Il serait grand temps d'apparaître,
Il fait soleil, puis entre nous,
Votre maman pleure peut-être.
Monsieur passez votre chemin,
Puis il reprit de sa voix blanche :
Maman peut attendre à demain,
Nous ne sortons plus le dimanche.

L'ENCLUME

— 1 —

D'un bout à l'autre de la ville
On connaît Jean le forgeron
Et chacun sait qu'il est habile,
Hardi, solide et gai luron.
On dit aussi qu'après l'ouvrage,
Chaque soir il retrouv', content,
Toinette au gentillet corsage
Et que près d'elle il va chantant.

REFRAIN

Sur l'enclume où le fer s'incline
Son lourd marteau frappe plus fort.
On dirait que tout s'illumine
Avec des étincelles d'or.
Pour toi je voudrais, ma Toinette,
Forger un coeur doux et coquet
Où j'enfermerais à jamais
L'amour éternel que je souhaite.

— 2 —

Malgré les serments, les promesses,
Peut-on répondre du destin ?
Toinon, l'infidèle traîtresse,
S'en est allée un beau matin
Pour suivre un monsieur du grand monde.
Elle a quitté le forgeron
Qui renie le nom de sa blonde
Avec mille et mille jurons.

REFRAIN

Sous l'enclume où le fer s'incline
Son lourd marteau frappe plus fort
Pour faire oublier la coquine
Qui est partie pour un peu d'or.
Autour de lui les flammes dansent
Et malgré tout le bruit d'enfer,
La revoyant dans chaque éclair,
Son coeur meurtri clame vengeance.

Le chagrin, profonde blessure,
A fait du solid' forgeron
Presqu'un vieillard dont la torture
Est le souvenir de Toinon.
Un jour pourtant, riche de toilette,
Cell'-ci revint d'un air moqueur.
Mais aussitôt, perdant la tête,
Il la saisit la rage au coeur.

REFRAIN

Sur l'enclume où le fer s'incline
Son lourd marteau frappe plus fort,
Ecrasant celle qui fit sa ruine,
Le délaissant pour un peu d'or.
Comme un chien dont la gueule écume
Il suivit la route au hasard,
Emportant dans ses yeux hagards
La vision rouge de l'enclume.

LES ROSSES

Dans les endroits plutôt choisis
Où je vais rouler chaque nuit
Ma bosse,
Je sais qu'entre eux mes compagnons
Me désignent sous un seul nom:
La rosse.
La rosse, dit-on à mi-voix,
Aussitôt que l'on m'aperçoit;
La rosse
Dont le coeur sec ne connaît rien
Que son facile et quotidien
Négoce.

Car nul ne sait combien jadis
J'ai pu chérir deux yeux jolis
 De gosse
Et combien les yeux adorés
Hélas! un jour se sont montrés
 Féroces.
Quand de mon beau rêve obstiné
Le doux objet voulant mener
 Carosse,
Au déclin d'un long jour d'hiver
J'ai trouvé le logis désert,
 La rosse.

Tout est bien fini maintenant,
D'ailleurs c'est pourquoi je fais tant
 La noce,
Ne connaissant d'autre souci
Que de figurer pour autrui,
 La rosse.
De la sorte je vieillirai,
Traînant ma charge de regrets
 Atroces,
Avant de finir quelque soir
Comme tombent sur le trottoir
 Les rosses.

RÊVE D'UN SOIR

REFRAIN

Au fond de tes grands yeux
Profonds, mystérieux,
J'eus certain soir
 Le fol espoir
D'y cacher ma détresse;
Et ces grands yeux rêveurs
En se mouillant de pleurs
M'ont dit tout bas:
 Ne l'aime pas,
Elle brisera ton coeur.

En un jour de folie,
Et pour un peu d'amour,
Oui l'on gâche sa vie
Sans espoir de retour.

REFRAIN

Au fond de tes grands yeux
Profonds, mystérieux,
J'eus certain soir
Le fol espoir
D'y cacher ma détresse;
Et ces grands yeux rêveurs
En se mouillant de pleurs
M'ont dit tout bas:
Ne l'aime pas,
Elle brisera ton coeur.

Tu me tiens par tes charmes,
Tu fais couler mes pleurs;
Pourtant, vois-tu, les larmes
C'est encor du bonheur.

REFRAIN

Au fond de tes grands yeux
Profonds, mystérieux,
J'eus certain soir
Le fol espoir
D'y cacher ma détresse.
Et ces grands yeux rêveurs
En se mouillant de pleurs
M'ont dit tout bas:
Ne l'aime pas,
Elle brisera ton coeur.

TOUT EST PERMIS QUAND ON RÊVE

— 1 —

Il n'existe rien entre nous,
A nos rendez-vous
Nous nous disons: vous.
Mais en rêvant je vous dis: tu.
Non, ce n'est pas défendu.

REFRAIN

Tout est permis quand on rêve,
On a tous les droits,
Chérie, c'est pourquoi
Je te murmure sans trêve
Jusqu'au petit jour
Mon amour.
Sais-tu comment il s'achève
Ce rêve qui m'a grisé?
Tout est permis dans un rêve,
Et le mien finit dans un baiser.

— 2 —

Malgré moi, lorsque je vous vois,
J'ai l'air maladroit,
Je reste sans voix.
Ce n'est que seul en m'endormant
Que j'ose tous serments.

— *Refrain*

LE DERNIER TANGO

REFRAIN

C'est sous le ciel de l'Argentine,
Où la femme est toujours divine;
Au son des musiques calines,
On danse le tango.
Et dans la pampas qui se teinte
De mille feux, la rude étreinte
D'un amoureux n'est jamais feinte
En dansant le tango.

Du Paraguay en parcourant le monde.
Un étranger vit un soir dans Paris
Dans un joyeux souper, Rita la blonde
Qui vint danser un tango du pays.
Son coeur battit quand, souple comme l'onde,
Elle tourna, perverse, en le frôlant,
Et fou d'amour il dit passionnément:
Je t'aime. Et l'enlaça chantant:

— *Refrain*

Elle devint sa p'tite amie chérie
Et sans compter pour ses moindres désirs,
Semant son or il lui donnait . . . folie,
Tous les attraits du luxe et des plaisirs.
Un jour plus rien que le coeur de sa mie.
En son amour il crut le pauvre amant.
Comme il pleurait elle lui dit en raillant:
Si tu n'as plus d'argent, va-t'en.

REFRAIN

Va, sous le ciel de l'Argentine
Où les femmes sont si divines;
Au son des musiques calines,
Va danser ton Tango.
Si tu trouves sur cette terre
Une femme à l'amour sincère,
Tu me l'écriras, je l'espère,
Beau danseur de tango.

En plein Montmartre elle reprit sa vie
Lorsqu'une nuit, elle le revoit gueux.
Comme elle danse il fait: Je t'en supplie,
Un seul tango et c'est fini nous deux.
Prends garde à toi Rita, souffle un amie;
Vois donc ces yeux. Mais d'un air de défi
Rita se livre et tout bas l'homme rit,
Disant parmi les chants, les cris:

REFRAIN

C'est sous le ciel de l'Argentine
Qu'on sait se venger des félines.
Au son des musiques calines,
Danse ton tango.
Tremble enfin dans mes doigts de mâle,
Je tiens ton cou, j'entends ton râle.
Danse, danse, Rita la pâle,
C'est ton dernier tango.

NOUS AVONS TOUS FAIT ÇA

— 1 —

L'amour comme la politique
Ç'a bien des désagréments.
La vie n'est fait' que d'critique,
Les gens sont méchants.
Dans la rue, dans un sourire,
Un jeune homme r'garde un trottin.
S'il la suit on dit: l'satyre,
Est-ce permis vraiment ?
Nous critiquons souvent, messieurs,
Et cependant, avouons-le:

REFRAIN

Nous avons tous fait ça,
Plus ou moins, n'est-ce pas ?
Quel est celui d'entre vous, dites-moi,
Qui n'as pas fait ça au moins une fois ?
Et quand sur notr' chemin
Passe un p'tit trottin
Nous faisons demi-tour, nous emboîtons l'pas.
Oui, nous avons tous fait ça.

— 2 —

Vous épousez une belle fille,
Une perle, un vrai bijou.
Vos amis la trouvent gentille,
Ça vous rend jaloux.

Y n'faut pas qu'elle soit coquette,
Qu'elle ne sorte jamais sans vous;
Et pour la garder honnête,
Pas d'fox trot surtout.
Nous n'voulons pas être trompés
Et cependant faut l'avouer,

REFRAIN

Nous avons tous fait ça,
Plus ou moins n'est-ce pas?
Quel est celui d'entre vous, dites-moi,
Qui n'a pas menti à sa femme au moins une fois?
Et quand nous le pouvons
Nous recommençons;
Et comme ça nous change, nous sommes un peu là.
Oui nous avons tous fait ça.

— 3 —

Un bon vieux et sa bonne vieille,
Assis tous deux sur un banc,
Intrigués prêtaient l'oreille,
Guettant deux amants.
Les amoureux qui s'embrassent,
Murmur' le vieux tout grognon.
Faire ça devant les gens qui passent
Vraiment quel aplomb!
Mais sa compagne, en souriant,
Lui dit: fais donc pas le méchant.

REFRAIN

Nous avons tous fait ça,
Plus ou moins n'est-ce pas ?
Souviens-toi qu'autrefois, mon ami,
J'étais obligée de te dire: Voyons, finis!
Et toi qui m'comprendais,
Tu recommençais.
Ça m'faisait plaisir, ça je m'en cache pas
Oui nous avons tous fait ça.

JE SERAI LÀ

— 1 —

Jean-Pierre, très épris de sa belle,
Qu'est au pays,
Reçoit une terrible nouvelle
Et lui écrit:
Mina, que viens-je donc d'apprendre?
Tu te maries !
Pourtant tu juras de m'attendre;
Tu me trahis.
Et bien, rappelle-toi, Mina,
Le jour où l'on vous unira,

REFRAIN

Je serai là, Mina ma belle,
Dans l'église où tu te marieras;
Tu me verras, Mina cruelle,
Et de remords tu souffriras.
Je veux te voir en robe blanche,
Ta frayeur sera ma revanche.
Je te le répète, Mina,
Je serai là! Je serai là!

— 2 —

Mina fait part de la menace
A ses parents:
Veuillez, je vous en prie; de grâce,
Soyez prudents.
Crains rien, chérie, lui dit son père,
Je veillerai;
D'ailleurs, voici le commissaire
Qui vient exprès.
Tenez, dit le père à l'agent,
Lisez l'écrit de ce ch'napan.

REFRAIN

Je serai là, Mina ma belle,
Dans l'église où tu te marieras;
Tu me verras, Mina cruelle,
Et de remords tu souffriras.
Dans c'cas, dit l'homme de police,
S'il venait pour troubler l'office,
N'ayez pas peur, belle Mina,
Je serai là! Je serai là!

— 3 —

Mina, sous sa blanche dentelle,
Entre en tremblant.
Personne, sauf dans une chapelle
Un enterrement.
Soudain l'agent calme et docile
A Mina dit:
Il s'est tué hier, l'imbécile;
Le mort c'est lui.
Alors Mina, poussant des cris,
Répète: Il me l'avait bien dit.

REFRAIN

Je serai là, Mina ma belle,
Dans l'église où tu te marieras.
Tu me verras, Mina cruelle,
Et de remords tu souffriras.
Devant ces cris chacun s'affole.
On emporte Mina la folle
Qui depuis répète cela:
Je serai là! Je serai là!

JE T'AIME, TU M'AIMES, ON S'AIME

— 1 —

C'est tout en tremblant que l'on déchire
L'enveloppe d'un tendre billet;
Pourtant on peut dire avant de le lire
Qu'à l'avance on en sait le secret.

REFRAIN

Je t'aimes,
Tu m'aimes,
On s'aime,
Ce sont les mots que l'on écrit toujours.
Le même
Poème:
Je t'aime.
Va se glissant dans les lettres d'amour.
Un rêve,
Quel rêve,
S'élève,
C'est elles qui font le roman d'un soir.
Du coeur c'est le miroir,
L'amour est en leur pouvoir.
Les lettres sont les papillons d'espoir.

— 2 —

Que vois-je? Une lettre de mariage:
Deux tourtereaux qui prennent leur vol,
Et c'est le présage, le même ramage
Qu'on devine sous le fin Bristol.

REFRAIN

Je t'aime,
Tu m'aimes,
On s'aime.
Ce sont les mots que l'on écrit toujours.
Le même
Poème:
Je t'aime
Va se lisant dans les lettres d'amour.

Le rêve,
Quel rêve,
S'élève.

C'est elles qui font le roman d'un soir.
Du coeur, c'est le miroir,
Même quand le ciel est noir.
Les lettres sont les papillons d'espoir.

— 3 —

Vous savez la suite de l'histoire:
Le faire-part annonçant un baby;
C'est, il faut le croire, le même écritoire
Qui pour tous les amants a servi.

— 4 —

Une lettre d'adieu; sans attendre
Brûlons ces billets que j'ai chéris.
De ces mots si tendres, plus qu'un peu de cendre.
Mais la flamme n'a pas tout détruit.

REFRAIN

Je t'aime,
Tu m'aimes,
On s'aime.

Ce sont les mots que l'on revoit toujours.

Le même
Poème:
Je t'aime

S'exhale encore de ces lettres d'amour.

Le rêve,
Mon rêve,
S'achève,

Car elles défont le roman d'un soir.

Au coeur c'est le miroir
Même quand le ciel est noir.

Les lettres sont les papillons d'espoir.

L'AMOUR PARDONNE

— 1 —

Pour un mot sans importance
On se quitte et c'est fini;
Mais après, quand on y pense,
On revient le coeur contrit.

REFRAIN

Car il faut qu'on pardonne
A ceux qu'on aime bien.
La rose que l'on cueille en chemin
Parfois blesse la main.
Pour un baiser qu'on donne,
Il se peut qu'en retour
On ait quelque chagrin d'amour,
Mais on pardonne toujours.

— 2 —

Et c'est la vie éternelle,
Peines et plaisirs tour à tour;
Et plus l'absence est cruelle,
Plus joyeux est le retour.

— *Refrain*

GARDE TON CŒUR MADELEINE

— 1 —

Aux jeun's gens du quartier latin
La blanchisseuse Madeleine
Portait le dimanche matin
Le linge blanc de la semaine.
A l'atelier sa grande soeur
Ayant souffert d'être amoureuse,
D'une voix triste et douloureuse,
La conseillait avec douceur.
N'en fais pas à ta tête folle;
Prends garde, la vertu s'envole.

REFRAIN

L'amour est menteur, garde ton coeur,
Garde-le ma jolie Madeleine.
Si tu le donnais, tu souffrirais;
A l'amour ne le livre jamais.
Quand tout est fini, l'bonheur s'enfuit,
L'abandon, ça cause tant de peine.
L'amour est menteur, garde-ton coeur.
Garde-le, garde-le, Madeleine.

— 2 —

Par un dimanche de printemps,
Portant son linge à domicile,
Elle fut par un jeune étudiant
Flattée d'une manière habile.
Un instant elle voulut s'enfuir,
Mais sa parole était si tendre,
Que ne sachant plus se défendre,
Elle se soumit à son désir.
Pourtant bercée comme en un rêve,
Une voix lui disait sans trêve:

— *Refrain*

— 3 —

Comme bien des romans d'amour
Finit celui de Madeleine.
Son bel étudiant, un beau jour,
Partit pour des contrées lointaines,
Lui laissant pour tout souvenir
Pour chasser ses idées moroses,
Qu'une fillette, cher bébé rose,
Qui ne demande qu'à grandir.
En la berçant, sa jeune mère
Lui chante en pensant à son père:

REFRAIN

L'amour est menteur, garde ton coeur,
Garde-le, ma jolie Madeleine.
Si tu le donnais, tu souffrirais.
A l'amour ne le livre jamais.
Quand tout est fini, l'bonheur s'enfuit.
L'abandon ça cause bien des peines.
L'amour est menteur, garde ton coeur.
Garde-le, garde-le, Madeleine.

CHANTONS LA VALSE TENDRE

REFRAIN

Chantons la valse tendre,
La valse d'amour qui fait rêver.
Mignonne, il faut se prendre
Sitôt que le coeur vous dit d'aimer.
Si le roman se brise,
Demain du destin c'est le secret.
Menteuse ou sincère, si l'heure est exquise,
Qu'importent les regrets.

— 1 —

Emportés dans un frisson,
Bercés par les violons,
Souviens-toi du soir où nous rêvions
Aux accords des banjos des tziganes
Qui scandaient une folle chanson,
Et mon coeur, soudain grisé,
Conquis par tes baisers,
Plus jamais ne t'a rien refusé.
M'enlaçant loin des regards profanes,
Dans la nuit tu m'avais dit:
Chérie.

— *Refrain*

Souvenirs lointains et flous.
Mais pouvoir en ce soir calme et doux
Te revoir sans haine et sans tristesse,
Après tout ce qui fut entre nous,
Oui toi seul avait raison :
On cueille une passion
Comme on cueille une fleur au buisson ;
Et comme le joujou qu'on délaisse,
Par caprice on brise un jour
L'amour.

BONJOUR MA NINETTE

REFRAIN

Bonjour ma Ninette.
Le parfum des fleurs
Me monte à la tête
Comme une liqueur.
C'est jour de fête pour tous les cœurs
Je sens que le printemps a mis en moi
Un délicieux émoi.
Partout la nature
Invite à l'amour.
Cherchons l'aventure
Pendant ce beau jour.
Perdus au fond des ravins,
Des baisers et de jasmins
Allons faire une cueillette,
Tous deux ma Ninette.

Pour l'hiver est toujours trop long.
Le froid et la neige, à quoi servent-ils donc ?
Quand du printemps je vois le retour
Chez ma Ninette j'accours
Lui dire avec amour.

— *Refrain*

— 2 —

Souvent l'hiver refroidit les coeurs.
Le printemps ramènera joie et le bonheur.
Il sait si bien nous rendre amoureux,
Que partout, jeunes et vieux
Se font le même aveu.

— *Refrain*

LE JOUET

— 1 —

Un petit gamin, enfant des faubourgs,
Sur les grands boulevards et les places publiques
Venait aux passants offrir tous les jours
Un modeste lot de jouets mécaniques.
C'étaient des soldats peints et chamarrés,
De toutes les armes et de tous les grades,
Faisant manoeuvrer leurs sabres dorés
Militairement comme à la parade.

REFRAIN

Et le gamin adorait ses joujoux
Presqu'à la folie,
Mais il devait, hélas! les vendre tous
Pour gagner sa vie;
Et chaque fois que l'un d'eux s'en allait,
O douleur atroce,
Un long sanglot en silence gonflait
Son coeur de gosse.

— 2 —

Mais son préféré parmi ces soldats,
Un bel officier, hussard de la garde,
Etant le plus cher, ne se vendait pas.
Au moins celui-là, pensait-il, je l'garde;
Lorsqu'un jeune enfant richement vêtu,
Ayant remarqué le p'tit homme d'armes,
Vint pour l'acheter, offrit un écu.
Le pauvr' gosse alors fondit tout en larmes.

REFRAIN

Pourquoi pleurer, dit l'autre enfant très doux,
D'un air de surprise.
C'est que tu prends, dit-il, mon seul joujou
Et mon coeur se brise.
L'autre bambin reprit alors, ému,
Et l'âme très bonne:
Je te l'achète et puis . . . ne pleur' plus,
Je te le donne.

— 3 —

Et depuis ce temps ce furent deux amis
Se voyant chaqu' jour dans les promenades,
Tout comme deux frèr's tendrement unis,
Partageant leurs jeux en bons camarades.
Mais au p'tit cam'lot voilà qu'un matin
On vint apporter la nouvelle affreuse
Que son compagnon était mort soudain,
Emporté la nuit par la grande faucheuse.

REFRAIN

Il prit alors son joujou, son hussard,
Son idole chère,
Puis il s'en fut le porter, l'oeil hagard,
Sur la blanche pierre;
Et se penchant contre la tombe il dit,
D'une voix étrange:
Emporte-le pour jouer au paradis
Avec les anges.

JE NE VEUX PAS T'AIMER

— 1 —

Quand je vous ai vue, hier, à ce bal,
Ebloui par vos charmes,
J'ai cru recevoir comme un choc brutal
Et j'ai versé des larmes;
Vos regards brûlants troublaient ma raison,
Mais une voix traîtresse
Me disait tout bas: Crains la trahison,
Prends garde, elle est traîtresse.

REFRAIN

Le bonheur n'est qu'un songe
Et l'amour un mensonge;
Les plus beaux serments
Ne durent qu'un temps.
Quand la femme est jolie,
L'adorer c'est folie.
Laisse-moi blasphémer,
Je ne veux pas t'aimer.

— 2 —

Et depuis hier, en fermant les yeux,
Je vous vois apparaître;
Je sens votre bras s'appuyer nerveux,
Electrisant mon être.
Je voudrais chasser ce profil moqueur
Mais trop dure est la tâche,
Car un gros sanglot me serre le coeur
Et je redeviens lâche.

— *Refrain*

— 3 —

J'ai la tête en feu, je voudrais crier,
Mais vous pourriez en rire.
Fuyez loin de moi, je veux oublier
Votre infernal sourire;
Je veux oublier jusqu'à votre nom
Et ce regard étrange
Qui fait supposer qu'on trouve un démon
Lorsque l'on cherche un ange.

— *Refrain*

SI VOUS SAVIEZ CE QUE JE SAIS

— 1 —

C'est une vieille aux cheveux blancs,
Au dos voûté, aux doigts tremblants.
Toutes les filles, moqueuses,
Disent qu'elle est radoteuse.

Quand près d'elle des amoureux
Passent, causant tout bas entre eux.
Dans les sentiers du village,
Ecoute leur babillage
Et tout en les blâmant
Elle leur dit doucement :

REFRAIN

Si vous saviez ce que je sais,
Jeunesse, jeunesse,
Vous ne feriez jamais, jamais,
Tant de promesses.
Lorsque j'avais vos dix-huit ans,
On m'en a fait de beaux serments
Qui n'ont duré qu'un seul moment.
Les mots d'amour ne sont pas vrais,
Jeunesse, jeunesse,
Et malgré leurs charmants attraits,
Mentent sans cesse.
Ils vous font bien souffrir après;
Aussi vous n'aimeriez jamais
Si vous saviez, si vous saviez ce que je sais.

— 2 —

Leur petit bagage à la main,
Riant tout le long du chemin,
Rose, Jeanne et Madeleine
Vont vers la gare prochaine:
Toutes trois vont à Paris
Qui les attire et leur sourit.
Adieu les champs, le village!
Paris, là-bas, c'est le mirage.
La vieille alors tout bas
Leur dit: Ne partez pas.

REFRAIN

Si vous saviez ce que je sais,
Jeunesse, jeunesse,
Ah! vous n'iriez jamais, jamais,
Vers cette ivresse.
Jadis, quittant mon beau pays,
Je fus grisée par ce Paris,

Mais j'en revins le coeur meurtri.
Vos frais minois s'y faneraient,
Jeunesse, jeunesse,
Et vos beaux yeux là-bas verraient
Bien des tristesses.
Ne faites pas ce que j'ai fait.
Si vous saviez, si vous saviez ce que je sais.

— 3 —

Elle ador' les petits enfants
Et bien souvent son coeur se fend
D'avoir, à l'âge d'une aïeule,
Passé sa vie toujours seule.
Elle frémit quand elle entend
De jeunes mariés, par instant,
Dire: C'est coûteux la famille,
Nous n'aurons ni garçons ni filles.
En essayant un pleur,
Ell' dit avec douceur:

REFRAIN

Si vous saviez ce que je sais,
Jeunesse, jeunesse,
Vous ne feriez jamais, jamais,
Cette promesse.
Quand vos cheveux auront blanchi,
Vous redirez ce que j'ai dit
En regardant les tout petits,
Et tristement vous connaîtrez,
Jeunesse, jeunesse,
Tous les chagrins, tous les regrets
De ma vieillesse.
Les enfants c'est l'bonheur parfait;
Vous en auriez, je vous l'promets,
Si vous saviez, si vous saviez ce que je sais.

MAMAN JOLIE

— 1 —

Je ne sais pas pourquoi quand je t'appelle,
Petite mère, tu ne réponds jamais.
Une maman doit être bonne et belle;
Si tu voulais, comme je t'aimerais.
Je n'ai pas vu comme sourit ta bouche,
J'ignore encore l'amour de ton baiser;
Quand vient la nuit où les enfants se couchent,
Tu n'es pas là, maman, pour me bercer.

REFRAIN

Allons, reviens maman jolie
Ton petit gars, dis, t'en supplie;
De tes caresses mon coeur est orphelin;
Dans mes prières je dis chaque matin,
Après la litanie:
Reviens, maman jolie.

— 2 —

Grand'mère m'a dit où tu restais, p'tite mère,
Et je t'écris cette lettre en pleurant,
Avec mon coeur et d'une âme sincère,
Etant heureux d'avoir une maman.
Si mon papa n'a pas su te comprendre,
Faut pardonner vite et revenir.
Tu dois avoir comme moi le coeur tendre.
Vois donc: sans toi, que vais-je devenir ?

— *Refrain*

— 3 —

Va, quel qu'il soit, le chagrin d'une mère
Peut s'oublier sous des baisers d'enfants.
Hier encore, j'ai vu mon petit père
Qui contemplait ton portrait en pleurant.
Il te disait en t'embrassant: Pardonne;
Si j'eus des torts ne t'en rappelle pas;
Comme autrefois que ton amour rayonne
Et tendrement il sanglotait tout bas.

— *Refrain*

AH ! VOUS DIRAI-JE MAMAN

— 1 —

Ah ! vous dirais-je, maman,
Ce qui cause mon tourment ?
Depuis que j'ai vu Silvandre
Me regarder d'un air tendre,
Mon coeur dit à tout moment :
Peut-on vivre sans amant ?

— 2 —

L'autre jour, dans un bosquet,
Il me cueillait un bouquet ;
Il en orna ma houlette,
Me disant : Belle brunette,
Flore est moins belle que toi,
L'amour moins épris que moi.

— 3 —

Je rougis et, par malheur,
Un soupir trahit mon coeur.
Le cruel, avec adresse,
Profita de ma faiblesse.
Hélas ! maman, un faux pas
Me fit tomber dans ses bras.

— 4 —

Je n'avais pour tout soutien
Que ma houlette et mon chien.
L'amour, voulant ma défaite,
Ecarta chien et houlette.
Ah ! qu'on goûte de douceurs
Quand l'amour prend soin d'un coeur !

ÇA COÛTE UN BAISER

— 1 —

Ses deux sabots à la main,
Jeanne passait un matin
Par l'enclos de son voisin
Pour abréger son voyage.
Le voisin, qui vit le coup,
Prit ses jambes à son cou
Et lui cria tout à coup,
En lui barrant le passage:

REFRAIN

Halte-là! Halte-là!
Hé! la belle blonde,
On ne passe pas ainsi chez le monde
Ou bien, dans ce cas, vous savez l'usage:
C'est qu'il faut payer un droit de passage.
Ça coûte un baiser.
Ça coûte un baiser.

— 2 —

Croyant que l'on se fâchait,
Jeanne prise au trébuchet
Promit ce qu'on exigeait
Et ne donna qu'un sourire,
Mais un sourire si fin,
Si perfide, si calin,
Que, tout penaud, le voisin
Ne songea plus à lui dire:

— *Refrain*

— 3 —

Se peut-il que deux beaux yeux
Aient des traits si dangereux ?
Pierre, un garçon si joyeux,
Maintenant rêve et soupire.
Et Jeanne, soir et matin,
De son petit pied mutin
Foule le pré du voisin
Qui voudrait et n'ose dire:

— *Refrain*

Enfin, Pierre, un beau matin,
Droit, son bonnet à la main,
Fit au milieu du chemin
Sa demande en mariage.
Et maintenant, chaque jour,
Madame Pierre, à son tour,
Se fait, au nom de l'amour,
Payer un droit de passage.

REFRAIN

Halte-là! Halte-là!
Lui disait la blonde.
On ne passe pas ainsi chez le monde,
Ou bien, dans ces cas vous savez l'usage:
C'est qu'il faut payer un droit de passage.
Ça coûte un baiser.
Ça coûte un baiser.

RIRE ET PLEURER

— 1 —

Tu m'as causé beaucoup de peine
Et tu m'as trompé bien souvent,
Mais j'ai pardonné tes fredaines:
Quand on aime on est indulgent.
Moi je n'osais plus rien de dire,
Car au lieu de me rassurer,
Tu te mettais bien vite à rire
Lorsque tu me voyais pleurer.
Tu te mettais bien vite à rire
Lorsque tu me voyais pleurer.

— 2 —

Un soir je t'ai surpris, parjure
A notre amour, à nos serments;
J'eus au coeur comme une morsure
Dont j'ai souffert longtemps, longtemps
Je fus témoin de ton délire

Et de tout ce qui se passa
Mais lorsque tu te mis à rire,
J'ai pleuré d'avoir été là.
Mais lorsque tu te mis à rire,
J'ai pleuré d'avoir été là.

— 3 —

Puis un autre amour vint te prendre,
Tu t'en allais le coeur charmé.
Et maintenant je viens d'apprendre
Que tu souffrais d'avoir aimé.
Jamais on ne te voit sourire,
Et lorsque tu veux murmurer,
C'est l'autre qui se met à rire
Et c'est à ton tour de pleurer.
C'est l'autre qui se met à rire
Et c'est à ton tour de pleurer.

— 4 —

Mais puisque aujourd'hui l'on te quitte,
Allons, reviens à l'ancien nid;
Nous nous aimerons mieux ensuite
Lorsque ton coeur sera guéri.
Va, tu n'auras rien à me dire
Et crois-le, pour te rassurer,
Je te promets de ne pas rire
Si parfois je te vois pleurer.
Je te promets de ne pas rire
Si parfois je te vois pleurer.

JE RÊVE

REFRAIN

J'ai rêvé conquérir un jour
Vos jolis yeux faits pour l'amour,
Vos lèvres d'un rose tentant,
Vos cheveux au parfum troublant
J'ai rêvé tenir enlacé
Tout votre être qui m'eût grisé.
Veux-tu que ma folie s'achève ?
Pardonne-moi, je rêve.

— 1 —

Le calme du soir
Berçant mon espoir,
Qu'ai-je pu voir?
N'était-ce qu'un mensonge ?
J'ai cru, pauvre fou,
Etre aimé de vous;
A vos genoux
Me vis en songe.

— 2 —

Je rêve, tu vois,
Et n'ai point le droit
De t'aimer, toi.
Rêve n'est que chimère.
Mais quoi! tes beaux yeux
Se font langoureux.
Dis que tu veux.
Enfin j'espère.

— *Refrain*

MAMZELLE PERVENCHE

— 1 —

Mamzelle Pervenche à des beaux yeux
Qui font courir les amoureux,
Tous les amoureux de la ville.
Comme elle est fière de sa beauté,
Ell' prend un air de dignité.
Mamzelle Pervenche est difficile:
Jean, son voisin,
Qui l'aime en vain,
Voudrait sa main,
Pour elle soupire;
Sans nul détour,
L'coeur plein d'amour,
Tous les huit jours
Il vient lui dire:

REFRAIN

Un tout p'tit mot, rien qu'un p'tit mot, Mamzelle Pervenche;
Le clair soleil nous offre encore un beau dimanche
Si vous voulez il ferait bon s'aimer
Pendant le joli mai,
Parmi les fleurs et sous les branches,
Mamzelle Pervenche.

— 2 —

Mamzelle Pervenche a refusé
A Jean son coeur et son baiser
Pour courir vers d'autres caresses.
Un beau jour, ayant rencontré
Un jeune gandin riche et titré,
Elle fut séduite par ses promesses.
Le beau parleur
Etait menteur
Et sans pudeur.
La s'maine suivante
Bien loin fila,
La laissant là
Et la voilà
Seule et dolante.

REFRAIN

Elle a l'coeur gros, le coeur bien gros, Mamzelle Pervenche.
Adieu gaieté, adieu soleil et clair dimanche.
Quand elle sort on rit derrière ses pas
En chuchotant tout bas:
Elle a frippé sa robe blanche,
Mamzelle Pervenche.

— 3 —

Mamzelle Pervenche se souvient
D'un pauvre garçon qui l'aimait bien
Et qu'elle fit souffrir naguère.
Au souvenir des anciens torts,
Elle se sent prise de remords
D'avoir nargué l'amour sincère.

Soudain, pan pan,
On frappe, et Jean,
Bien gentiment,
Vient en sourdine.
On peut entrer.
C'était donc vrai,
Petite voisine ?

REFRAIN

Un tout p'tit mot, rien qu'un p'tit mot, Mamzelle Pervenche;
Oh! pleurez pas, il est encore de beaux dimanches.
Vous l'voulez donc, enfin, on va s'aimer
Et n' jamais plus s'quitter.
J'vous en veux pas, voilà ma r'vanche,
Mamzelle Pervenche.

SERMENTS DE FEMME

— 1 —

Tu m'avais fait serment
Qu'à part moi nul amant
Ne goûterais l'ivresse
De ton enlacement,
Que moi seul je connaîtrais
Les affolants secrets
De ta douce caresse
Et qu'à moi seul je t'aurais.

REFRAIN

Mais un serment de femme
N'est que mensonge infâme.
Car un autre est venu;
Ton baiser il l'a connu.
Et les noms qu'à voix basse,
Sous ton étreinte lasse,
Tu les donnais à lui
Tu les donnais de même à lui,
Pourquoi ?

Et malgré la rancoeur
Que j'éprouve en mon coeur,
Quand je baise tes lèvres
Au sourire vainqueur,
Bien que devant mes yeux
Passe en un rêve hideux
L'extase au folles fièvres
De vos baisers à tous deux.

REFRAIN

Bien que serment de femme
Soit que mensonge infâme,
J'ai soif toujours encore,
Soif de toi, de tout ton corps.
Pour toi mon âme est pleine
D'amertume et de haine,
Et cependant de toi
Non, je n'puis pas me passer.
Pourquoi ?

BRIN DE VIE

Nous avons tous eu vingt ans,
C'est le plus beau des printemps,
La vie.
Je t'ai bien aimée longtemps,
Tu me fis souffrir pourtant,
Amie.
Toi qui jadis m'as tant plu,
Pour moi tu n'existes plus:
Partie !
Aimer, c'est vivre, et j'ai cru
Aimer, car j'ai trop vécu,
Ma mie.

Le jour où je t'ai causé,
M'en as-tu bien raconté,
Flatteuse.

Tu fus après le dessert
Ainsi qu'au café-concert
Rieuse.

En sortant tu dis j'ai froid;
J'ai compris vite pourquoi,
Trompeuse.

Tu jurais de m'aimer tant;
Tu m'as quitté cependant,
Menteuse.

— 3 —

J'eus bien tort de t'avouer
Que ton parfum, ton baiser
Me grisent.

Un soir, là-bas, sur le quai,
Au bras d'un autre je t'ai
Surprise.

Et puis, t'ayant pardonné,
N'as-tu pas recommencé ?
Bêtises.

Tu m'aurais aimé, je crois,
Si j'avais fait comme toi.
Sottise.

— 4 —

J'ai juré que désormais
Je ne serai plus jamais
Fidèle.

J'ai pris un autre tendron
Que de toi porte le nom,
Cruelle.

Quand on me donne un baiser,
Je sens que ton coeur blasé
T'appelle.

Ton nom me vient en rêvant
Et ma bouche très souvent
L'épelle.

QUAND L'AMOUR MEURT

REFRAIN

Lorsque tout est fini,
Quand se meurt notre beau rêve,
Pourquoi pleurer les jours enfuis,
Regretter les songes partis ?
Les baisers sont fleuris,
Le roman vite s'achève;
Pourtant le coeur n'est pas guéri
Quand tout est fini.

— 1 —

On fait serment, en sa folie,
De s'adorer longtemps, longtemps.
On est charmant, elle est jolie;
C'est par un soir de gai printemps.
Mais un beau jour, pour rien, sans cause,
L'amour se fane avec les fleurs;
Alors on reste là tout chose,
Le coeur serré, les yeux emplis de pleurs.

— 2 —

Adieu, printemps; déjà l'automne
A dépouillé les prés, les bois,
Et votre coeur tout bas s'étonne
De n'aimer plus comme autrefois.
Au vent mauvais qui les emporte
Nos regrets cèdent tour à tour;
Pourtant, parmi les feuilles mortes,
On cherche encor s'il reste un peu d'amour.

— 3 —

Le coeur, hélas! ne veut pas croire
Que son beau rêve s'est glacé,
Et c'est en vain que la nuit noire
S'étend bientôt sur le passé.
Plus la douleur se fait lointaine,
Et plus s'avive sa rancoeur;
Et c'est pour la pire peine
De n'avoir plus qu'un vide au fond du coeur.

— *Refrain*

LE REGRET

— 1 —

J'l'avais rencontrée, boulevard Bonne Nouvelle.
Il pleuvait très fort, j'lui offris mon bras.
Je veux bien, monsieur, me répondit-elle;
Ma foi, quand il pleut, ça n'se refuse pas.
J'écoutai, ravi, son gai bavardage.
Pour le lendemain on prit rendez-vous.
Au bout de quelqu' temps, j'l'aimai comme un fou;
Elle m'adorait: ce fut le ménage.

REFRAIN

Et le soir, dans ses bras,
J'oubliais, le coeur las,
Chagrins et tristesses;
Et comme dessert souvent
Nous n'avions seulement
Rien que des caresses.
Je lui disais: m'amour,
Oui tu seras toujours
Ma vie, ma tendresse,
Car ton sourire vermeil
Est un rayon d'soleil
Dans ma jeunesse.

— 2 —

Tout a une fin, surtout dans la vie:
Mon père, un matin, s'en vint à Paris.
Comment, me dit-il, t'as une p'tite amie!
Faut rentrer chez nous, déguerpir d'ici.
Pour combl', ajoute-t-il, c'est une ouvrière.
Avec un trottin, toi, futur docteur.
J'tâchai d'expliquer qu'j'écoutais mon coeur.
Dans la vie, m'dit-il, l'coeur n'a rien à faire.

REFRAIN

Elle me dit: Faut partir,
Je n'veux pas te r'tenir,
La fête est finie.
Je ne suis qu'un trottin,
Mais, va, je t'aime bien

Plus que toute ma vie.
Heureux de son pardon,
Je quittai la maison
Sans tristesse aucune,
M'disant : pour l'oublier
En province j'vais aimer
Une autre brune.

— 3 —

Dix ans sont passés, J'suis père de famille,
Bon bourgeois rangé, marié sans amour.
D'un très riche voisin j'épousai la fille,
Mais de mon amie j'me souviens toujours.
D'passage à Paris je l'ai rencontrée.
J'te présente mon mari, nous sommes très heureux.
Mais je vis des larmes perler dans ses yeux.
Puis elle disparut dans la foule pressée.

REFRAIN

A mon coeur angoissé
Revient tout le passé,
Toute ma jeunesse.
Ce bonheur de vingt ans
Qu'on quitte pour de l'argent,
Pour quelque richesse.
Et tout seul, en ce jour,
Sans joie et sans amour,
Je pensais, amie :
Par un soir de printemps,
En t'quittant j'ai bêtement
Gâché ma vie.

PETIT CHAGRIN

— 1 —

Les mots les plus tendres jamais
Ne diront combien je t'aimais,
Jeune maîtresse.
J'ai tant pleuré pour t'émouvoir,
Lorsqu'en tes yeux je voulais voir
La douce ivresse.

— 2 —

Les reproches ne servent point,
Surtout quand on les fait de loin,
Dès qu'on s'isole.
Mais en songeant qu'aux jours passés
Nous nous sommes bien embrassés,
Je me console.

— 3 —

On m'a dit que j'avais été
D'une grande naïveté
Envers toi-même,
Et qu'avant de beaucoup aimer,
Le coeur devrait mieux s'informer
De ce qu'il aime.

— 4 —

Encore un baiser, veux-tu bien,
Un baiser qui n'engage à rien,
Sans qu'on se touche.
Tu le rendras à ton amant
En te figurant un moment
Qu'il a ma bouche.

C'EST POUR TON CHARME QUE JE T'AIME

— 1 —

C'est pour ton charme que je t'aime,
Pour ton charme tendre et discret
Comme un portrait blond de Loncret,
Comme un lys au reflet d'or blême.
C'est pour ton charme que je t'aime.

— 2 —

C'est tout sourire que j'adore,
Plus doux que le doux soir d'été
Mystérieux et vélouté,
Comme un baiser qui veut éclore.
C'est ton sourire que j'adore.

— 3 —

J'aime ta voix qui psalmodie,
Ta voix si tendre qu'on dirait
Un rêve lent qui chanterait
Quelque lointaine mélodie.
J'aime ta voix qui psalmodie.

— 4 —

Et j'aime plus que tout au monde
La langueur de ton pâle teint,
Pâle comme un désir éteint,
Comme une extase d'âme blonde.
Je t'aime plus que tout au monde.

TOUT SIMPLEMENT

— 1 —

Tout simplement, comme une rose
Que l'on cueille un jour sans raison,
Vous avez pris mon coeur morose
En passant devant ma maison.
Mon coeur est une fleur d'automne:
Sans savoir pourquoi ni comment,
Vous l'avez pris . . . je vous le donne
Tout simplement.

— 2 —

Vous avez à votre corsage
Mis la fleur de mon coeur rêveur.
La fleur écoutait le langage
Et les regrets de votre coeur
Faisaient plus douce son haleine.
Sans savoir pourquoi, ni comment,
Ma peine endormait votre peine
Tout simplement.

BNQ



000 251 313